



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



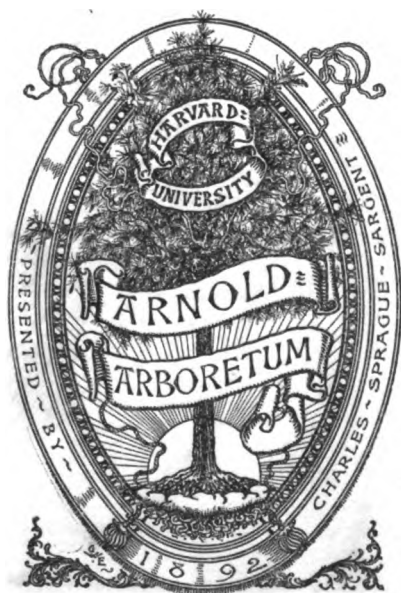






3 2044 107 226 979

Opp  
R38







Charles De 1810

76<sup>th</sup> 34 2 53



# HISTOIRE

NATURELLE ET MÉDICALE

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES

D'IPÉCACUANA

DU COMMERCE;

PAR ACHILLE RICHARD, de Paris,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

---

Αἰσχυρὰς ὁπαρχει ὁ περὶ φαρμακῶν λόγος,  
συνεζυγμῶν ὅλη τῇ τέχνῃ, καὶ τὰν ἀπ' αὐτοῦ  
συμμεχρὶν ἀπλήτων παρὶ μερὶ παρεχόμενος.

Dioscor., lib. 1, Proasmius.

---

A PARIS,

CHEZ BÉCHET JEUNE, LIBRAIRE, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, n° 4.

De l'Imprimerie de DIDOT LE JEUNE, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1820.





# A MON PÈRE.

ACHILLE RICHARD.



---

## P R É F A C E.

---

A Y A N T, depuis plusieurs années, fait de la matière médicale un objet spécial de recherches et d'études, j'ai cru devoir choisir pour sujet de ma dissertation inaugurale un point important de cette science, qui, bien qu'éclairci par les travaux des modernes, offrait encore cependant quelques obscurités, que je crois avoir fait disparaître en partie. Il est peu de substance sur laquelle on ait plus écrit que sur l'ipécacuanha, et il en est peu sur laquelle on se soit moins accordé jusqu'en ces derniers temps. Qu'on lise en effet les auteurs même les plus modernes, et l'on sera étonné du peu d'accord qui règne entre leurs opinions sur ce médicament. J'ai cru trouver la cause de toutes ces incertitudes dans la détermination encore incomplète et vicieuse des diverses espèces d'ipécacuanha, et surtout dans les dénominations impropres sous lesquelles elles avaient été désignées jusqu'ici.

Dans un mémoire lu en 1818 à la société de la Faculté, j'ai cherché à mieux présenter les caractères distinctifs

des deux espèces principales, de celles qui sont tirées de la famille des *Rubiacées*. Depuis cette époque, je me suis occupé de rassembler tous les matériaux d'une histoire générale et complète des ipécacuanha du commerce.

C'est ce travail que j'ose aujourd'hui soumettre au jugement des illustres professeurs de la Faculté de médecine de Paris. Puissent-ils y trouver, malgré son imperfection, l'empreinte des saines doctrines exposées dans leurs savantes leçons, et l'accueillir comme un tribut de reconnaissance et d'admiration, qu'un de leurs élèves s'honore de leur payer publiquement aujourd'hui !

---

---

# HISTOIRE

NATURELLE ET MÉDICALE

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES

D'IPÉCACUANHA

DU COMMERCE.

---

## INTRODUCTION.

Sous le nom général d'*ipécacuanha* on désigne communément plusieurs racines d'origine et de nature très-variées, mais qui toutes jouissent, à un degré plus ou moins énergique, de la propriété d'exciter les contractions de l'estomac et de produire le vomissement.

Ce n'est que vers le milieu du dix-septième siècle que les vertus de l'*ipécacuanha* commencèrent à être connues en Europe. A cette époque en effet, *Guillaume Pison* et *Marcgrave*, dans leur Histoire naturelle et médicale du Brésil, indiquèrent pour la première fois cette nouvelle substance médicamenteuse, et vantèrent les succès que les Brésiliens en retiraient dans le traitement d'un grand nombre



de maladies. L'imperfection et le vague de la description qu'ils donnent du végétal dont la racine porte au Brésil le nom d'*ipécacuanha*, ont sans contredit été les causes de l'obscurité profonde qui couvrit pendant si long-temps l'origine de ce précieux médicament. En effet aucun botaniste n'a pu y trouver des caractères assez bien énoncés pour pouvoir, malgré la figure assez bonne qui l'accompagne, la rapporter avec certitude à quelque végétal connu, ou lui assigner une place déterminée dans aucune méthode de classification.

Nous ferons ici remarquer en passant l'intime liaison qui unit la botanique à la matière médicale, et les lumières qu'elle répand sur cette science. Si, en effet, la description de *Marcgrave* et de *Pison* eût été plus exacte, plus complète, plus conforme enfin aux règles de la botanique; si leur figure eût représenté les organes floraux du végétal brésilien, organes sur lesquels sont essentiellement fondés les caractères propres à distinguer les plantes, on eût pu reconnaître facilement celle qu'ils avaient indiquée, et les auteurs les plus célèbres n'eussent pas varié si souvent d'opinion à l'égard de ce végétal.

C'est ainsi que *Rai*, dans son Histoire générale des plantes, croit l'*ipécacuanha* fourni par une espèce du genre *paris*, de la famille des Asparaginées. *Morison*, *Plucknet*, *Linnée* lui-même, dans la première édition de sa Matière médicale, pensaient qu'une espèce du genre *lonicera* le produisait. En un mot, les opinions les plus opposées ont été émises sur l'origine et la nature du végétal auquel on devait l'*ipécacuanha*.

De cette obscurité même, et de l'incertitude dont était environnée l'origine de ce médicament, est né un autre inconvénient qui n'a pas peu contribué à augmenter la confusion déjà si grande qui régnait à cet égard. C'est que, n'ayant encore aucune donnée certaine sur la plante qui fournissait le véritable *ipécacuanha*, on appliqua ce nom à toutes les racines douées d'une propriété émétique plus ou moins marquée; et bientôt chaque pays, chaque auteur de matière médicale eut en quelque sorte une espèce particulière d'*ipécacuanha*. De là le vague,

la dissidence d'opinions que l'on remarque jusqu'en ces derniers temps, dans les différens ouvrages qui ont été publiés sur la substance qui nous occupe ; chaque auteur , en effet , ayant souvent parlé d'une espèce différente, sans chercher à la comparer, à la rapprocher de celles dont ses prédécesseurs s'étaient occupés.

La cupidité dut profiter de cette ignorance même , et vint augmenter à son tour les doutes et les incertitudes déjà si grandes qui couvraient ce médicament. Comme la véritable espèce, celle dont *Marcgrave* et *Pison* avaient les premiers donné la description, était assez rare, les marchands américains y mêlèrent bientôt plusieurs autres racines plus communes et souvent presque inertes, qui d'un côté accrurent la confusion , et d'un autre côté contribuèrent à diminuer la réputation de la racine du Brésil, dont les vertus se trouvaient ainsi masquées et en quelque sorte dénaturées par cette sophistication. Dès-lors l'ipécacuanha du commerce ne fut plus qu'un mélange hétérogène de racines différentes entre elles, non-seulement par les plantes dont elles étaient retirées, mais encore par le lieu d'où elles provenaient.

Cependant en étudiant avec quelque attention ces différentes espèces de racines , il fut d'abord facile de reconnaître qu'elles appartenaient à des végétaux très-différens. En effet, les caractères extérieurs, tels que la forme, la couleur ; les qualités intimes, comme la saveur, l'odeur, etc., offraient dans chacune d'elles des différences trop remarquables pour ne pas être facilement appréciées. D'ailleurs, en les administrant chacune séparément, on vit qu'elles étaient loin de jouir des mêmes propriétés, et que leur mode d'action, leur efficacité étaient aussi différentes dans chacune d'elles que leurs caractères extérieurs.

Lorsque l'on commença à vouloir établir entre elles quelques distinctions, on ne fit d'abord attention qu'à leurs caractères physiques les plus apparens, et on les distingua uniquement d'après leur couleur, sans s'occuper de déterminer l'espèce végétale dont elles pouvaient

provenir. On établit donc un ipéca. brun, un ipéca. gris, un ipéca. noir, et enfin un ipécac. blanc.

Loin de servir à éclairer cette partie de la matière médicale, cette distinction, à laquelle on attachait une trop grande importance, servait elle-même au contraire à perpétuer les incertitudes et les erreurs. En effet, elle était fondée sur un des caractères les moins fixes et même les plus variables, souvent dans la même espèce, comme je l'ai prouvé dans un mémoire lu (1) à la Société de la faculté de médecine de Paris, et qui a été inséré en partie dans ses bulletins. (*Voy. Bulletins de la soc. de méd., vol. 6, p. 92.*)

A cette époque, on ne savait encore rien de certain sur le végétal qui produit l'ipécacuanha. L'opinion la plus généralement admise alors, était que cette substance provenait d'une espèce de violette. Mais on était loin d'être arrêté sur la véritable espèce. Quelques auteurs, en

(1) Ce mémoire a été lu le 19 mars 1818. Si je rappelle ici la date de cette lecture, c'est pour faire voir que le premier j'ai indiqué les inconvénients attachés à cette distinction des différentes espèces d'ipécacuanha tirée de leur seule couleur. J'ai proposé, dans ce même mémoire, de les distinguer d'après leur structure, qui est en effet fort différente dans les deux espèces les plus répandues, celles qui sont tirées des Rubiacées, desquelles je m'occupais alors seulement. A l'article *ipécacuanha* du Dictionnaire des sciences médicales, qui parut environ six mois après la lecture de mon mémoire, M. Méral, qui était cependant présent à la séance dans laquelle cette lecture avait eu lieu, relatant les différents travaux faits sur cette substance, ne dit pas un mot de mon mémoire, et cependant paraît en avoir profité, puisqu'il établit les mêmes différences, les mêmes dénominations que moi. Il me cite cependant une seule fois, mais d'une manière que je ne veux pas caractériser, car elle me paraît trop peu délicate. « Depuis quelques jours, dit-il, nous avons eu connaissance de deux beaux dessins faits d'après nature par M. Richard fils sur ces deux espèces, lesquelles seront peut-être le sujet de la thèse qu'il se propose de soutenir, etc. » Or, ces deux dessins étaient accompagnés d'un mémoire assez étendu que M. Méral consent bien à consulter, mais oublie de citer. Que l'on vérifie les dates, et l'on verra lequel de nous deux a l'antériorité.

Je n'ai fait cette observation qu'afin de ne pas être accusé de plagiat.

effet, croyaient que c'était le *viola ipecacuanha* de Linnée fils; d'autres, le *viola diandra*, L.; quelques-uns, le *viola parviflora*; ceux-ci le *viola itoubou* d'Aublet.

Enfin le célèbre Mutis, directeur de l'expédition botanique de Santa-Fé de Bogota, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, envoya à Linnée, en 1764, des renseignemens précis sur le végétal qui, dans cette partie du nouveau continent, produisait cette précieuse racine. En 1781, Linnée fils, dans son supplément, publia cette plante sous le nom de *psychotria emetica*. Il crut, mais à tort, qu'elle était la même que celle qui avait été décrite près d'un siècle et demi auparavant par Marcgrave et Pison. Depuis cette époque, on pensa que le *psychotria emetica* était le seul végétal dont les racines produisaient le véritable ipécacuanha; mais une autre découverte, non moins importante, vint détruire cette erreur.

Au commencement de ce siècle, en 1800, M. Brotero, professeur de botanique à l'université de Coimbre en Portugal, fit connaître, dans les actes de la société linnéenne de Londres, la plante qui, au Brésil, produit l'ipécacuanha. Il la décrivit et la figura sous le nom de *callicocca ipecacuanha*.

Ces différens travaux étant isolés, on n'en retira pas d'abord tout le fruit et les lumières qu'on aurait pu en attendre, s'ils eussent été réunis et présentés sous un même point de vue. Cependant, comme ils jetaient un grand jour sur ces deux espèces, on tomba bientôt dans une nouvelle erreur, et l'on crut que tous les ipécacuanha étaient exclusivement produits par le *psychotria emetica* et le *callicocca ipecacuanha*.

Ce fut pour détruire cette opinion erronée qu'en 1802 M. De Candolle publia un mémoire inséré dans le premier volume des Mémoires de la société d'émulation, dans lequel il démontra que, loin d'être uniquement produites par les deux seuls végétaux décrits par Linnée fils et M. Brotero, les diverses espèces d'ipécacuanha provenaient d'un très-grand nombre de plantes de genres, de familles très-différentes, et même souvent très-éloignées les unes

des autres. Cet intéressant travail est un de ceux qui ont le plus contribué à nous éclairer sur la nature de l'ipécacuanha.

Tels sont les différens travaux qui ont été publiés sur ce précieux médicament, envisagé seulement sous le rapport de son origine et de son histoire naturelle. En les étudiant avec soin, on voit évidemment que l'ipécacuanha n'est point une substance toujours identique, mais qu'au contraire sous ce nom on désigne une foule de racines, jouissant toutes, à un degré plus ou moins marqué, de la vertu d'exciter le vomissement, et provenant non-seulement de pays souvent très-éloignés les uns des autres, mais encore de végétaux de genres et de familles fort différentes.

Notre intention étant de ne traiter ici d'une manière complète que des espèces que l'on trouve aujourd'hui répandues dans le commerce, de celles enfin qui sont employées de nos jours dans l'art de guérir, nous ne nous occuperons pas des différentes racines peu ou point employées maintenant, et qui, dans certains pays, ou à des époques plus ou moins éloignées, ont reçu le nom d'*ipécacuanha*. Cependant, pour ne rien omettre de ce qui pourrait se rattacher à notre sujet, nous croyons qu'il n'est point inutile de présenter ici, seulement d'une manière abrégée, ces différentes substances rangées méthodiquement suivant l'ordre des familles naturelles auxquelles appartiennent les végétaux qui les produisent.

*Famille des Rubiacées.* C'est à cette famille de plantes, qui nous donne déjà le plus puissant des toniques, l'écorce de quinquina, que nous devons également les véritables espèces d'ipécacuanha du commerce. L'une, qui vient du Pérou et du Mexique, est produite par le *psychotria emetica*, L.; l'autre, originaire du Brésil, également cultivée dans les possessions espagnoles du Nouveau-Monde, a été décrite par M. Brotero, sous le nom de *callicocca ipecacuanha*.

Une autre plante de cette famille, à laquelle quelques auteurs, et entre autres Dandrada, attribuent une racine jouissant des mêmes

propriétés que l'ipécacuanha, et qui même pourrait bien y être mélangée dans le commerce, est le *psychotria herbacea*.

Enfin l'on emploie abondamment au Brésil, et surtout à Rio-Janeiro, sous le nom d'*ipécacuanha blanc*, les racines d'une espèce *spermacoce hexandra*.

*Famille des Violariées.* Trois espèces de violettes paraissent chacune fournir en Amérique un ipécacuanha de couleur blanchâtre, très-peu répandu dans le commerce européen, et sur lequel nous sommes loin d'avoir des notions bien exactes et bien précises, à cause de leur rareté en Europe et du peu d'emploi que l'on en fait.

L'une de ces espèces est le *viola parviflora* de Linnée fils. Elle croît au Pérou et au Brésil. Au rapport de Mutis et de M. de Humboldt, elle fournit une assez grande quantité de l'ipécacuanha employé au Pérou.

La seconde est le *viola ipecacuanha* de L., figurée dans le Fascicule de Vandelli (tab. 1, pag. 7), sous le nom de *pombalia ipecacuanha*. Elle est originaire du Brésil, où ses racines servent d'ipécacuanha, surtout à Fernambouc, où elle est plus commune et plus employée.

Enfin, une troisième espèce de ce genre est le *viola calceolaria* de L., ou *v. itoubou* d'Aublet, qui, à Cayenne, fournit des racines désignées également sous le nom d'*ipécacuanha blanc*.

*Famille des Apocynées.* La plupart des plantes de cette famille renferment un suc blanc et laiteux, plus ou moins abondant, de nature gomme-résineuse, qui les rend irritantes à des degrés variables, et par-là même leur communique la propriété d'agir sur l'estomac et les intestins. Aussi plusieurs espèces fournissent-elles des racines que l'on désigne en certains pays sous le nom d'*ipécacuanha*. Tels sont :

1.° Le *cynanchum ipecacuanha* de Willdenow, ou *c. vomitorium* de



*Lamarok*. Cette espèce croît à Ceylan et à Java. On la cultive également à l'île de France.

2.<sup>o</sup> Le *cynanchum tomentosum*, Lamk., dont les racines sont également employées sous le nom d'*ipécacuanha* dans les hôpitaux de l'île de Ceylan.

5.<sup>o</sup> Aux Indes orientales, on emploie aussi les racines du *periploca emetica* de Retz pour provoquer le vomissement.

4.<sup>o</sup> Enfin, aux Antilles, les racines de l'*asclepias curassavica*, et de plusieurs autres espèces du même genre, sont employées comme vomitives, et désignées communément sous le nom de *faux ipécacuanha brun*.

*Famille des Euphorbiacées*. La remarque que nous avons faite précédemment sur la famille des Apocynées s'applique également aux Euphorbiacées, qui presque toutes laissent découler, quand on les entame, un suc blanc laiteux, duquel dépend l'action qu'un grand nombre d'entre elles exercent sur les voies digestives.

Ainsi l'*euphorbia ipécacuanha* est employée dans plusieurs provinces de l'Amérique du nord comme émétique.

L'*euph. tiraculli* de L. jouit aux Indes des mêmes propriétés, et est employée aux mêmes usages.

Un grand nombre d'autres espèces d'euphorbes remplissent également les mêmes indications.

Enfin, plusieurs autres végétaux de différentes familles ont des racines que l'on désigne souvent par le nom d'*ipécacuanha*. Tels sont en Virginie le *spiræa trifoliata* et le *triosteum perfoliatum*; le *psoralea glandulosa* en Amérique; le *podophyllum peltatum* en Caroline, etc., etc.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### *Histoire naturelle.*

---

Nous diviserons les différentes espèces d'ipécacuanha du commerce en deux sections. La première comprendra les ipécacuanha *bruns*, la seconde les ipécacuanha *blancs*.

Que l'on ne croie pas que nous attachions ici à cette dénomination tirée de la couleur seule, l'idée et surtout l'importance qu'on lui a attribuée jusqu'en ces derniers temps. En effet, parmi les ipécacuanha bruns nous rangerons non-seulement ceux qui offrent cette teinte spéciale bien prononcée, mais aussi toutes les variétés désignées jusqu'ici sous les noms d'*ipécacuanha gris*, *fauvè*, *cendré*, et même l'*ipécacuanha noir*, qui n'offre jamais cette couleur pure, mais seulement une teinte brune très-foncée; en un mot, cette section renfermera toutes les espèces qui ne présentent pas la coloration blanche, caractère distinctif de celles de la seconde section.

Chacune de ces sections sera ensuite divisée en espèces, et les espèces elles-mêmes en variétés.

C'est spécialement pour la distinction des espèces qui appartiennent à ces deux sections, que nous avons cherché à découvrir dans la structure même de ces racines, des caractères fixes et à l'abri de toute espèce de variations. Or, nous avons remarqué dans les ipécacuanha tirés de la famille des Rubiacées; par exemple, qui forment notre première section, que les racines produites par le *callicocca* et celles du *psychotria* présentent dans leur structure des moyens de distinction propres à les caractériser invariablement, et à faire cesser les

erreurs que la considération seule de la couleur avait introduites dans leur distinction. C'est ainsi que l'ipécacuanha du Brésil ou racines de *callicocca* sont contournées, rugueuses et formées de petits anneaux saillans, très-rapprochés les uns des autres; tandis que l'ipécacuanha du Pérou (racines du *psychotria*) offre simplement des étranglemens de distance en distance, sans anneaux, mais seulement des stries longitudinales.

Ces caractères distinctifs sont extrêmement faciles à saisir; ils offrent de plus le grand avantage d'être invariables. Nous ferons voir bientôt, en traitant de chacune des espèces en particulier, qu'ils sont constamment accompagnés de certains autres, tels que la saveur, l'odeur, la cassure, la composition chimique, etc., lesquelles ne présentent pas des caractères moins tranchés, que la structure extérieure, dans ces deux espèces.

Quant à la couleur, elle ne nous a plus servi que de caractère pour les variétés, et non pour les espèces, comme les différens auteurs l'avaient fait jusqu'à ce jour. En effet, elle offre trop de variation le plus souvent dans les mêmes espèces, pour pouvoir servir à les caractériser spécialement. Ainsi on désignait en général, sous les noms d'*ipécacuanha brun* et d'*ipécacuanha gris*, les racines du *psychotria* et celles du *callicocca*. Or, quelques auteurs rapportent au *psychotria* l'*ipécacuanha brun*, tandis que d'autres désignent sous ce nom les racines du *callicocca*. M. Brotero, par exemple, qui le premier a fait connaître le *callicocca* ou *cephaelis*, appelle ses racines *ipécacuanha fusca*, c'est-à-dire *ipécacuanha brun*, tandis que M. Pelletier, dans l'analyse qu'il a donnée récemment de cette racine, l'appelle *ipécacuanha gris*.

Cette variation, cette incertitude dans la dénomination rigoureuse de ces deux espèces, proviennent évidemment du peu de valeur et de l'inexactitude des caractères sur lesquels on a fondé cette distinction; la couleur étant un des moins fixes, puisqu'elle paraît dépendre dans ce cas de circonstances accessoires, telles que la nature

du sol, l'époque de l'année, où les racines ont été recueillies, etc. Si l'on examine sur de grandes quantités l'ipécacuanha du Brésil, qui est entièrement et exclusivement fourni par le *cephaelis*, on en trouvera des échantillons d'une teinte brune bien manifeste; d'autres, au contraire, parfaitement gris. Or, dans le premier cas, on les rapporterait au *cephaelis*; dans le second, au contraire, on dirait qu'ils sont produits par le *psychotria*, tandis que ces deux variétés ne proviennent évidemment que du premier de ces deux végétaux.

M. Pelletier, dans son Analyse chimique des différentes espèces d'ipécacuanha, a été entraîné dans cette erreur, d'autant plus facile à commettre alors, que personne n'avait encore proposé de moyen fixe de distinction entre ces deux espèces. Il a analysé sous deux noms différens et comme deux espèces distinctes, provenant du *cephaelis* et du *psychotria*, les racines du premier de ces deux végétaux, formant seulement deux variétés relatives à leur couleur.

On voit, d'après ce qui précède, qu'en s'en rapportant seulement à la couleur extérieure, comme on l'a fait jusqu'à présent, il est impossible de caractériser d'une manière vraiment certaine les deux espèces d'ipécacuanha fournies par la famille des Rubiacées.

Ce sont ces considérations, qui nous ont engagé à chercher ailleurs que dans la couleur les moyens de distinguer invariablement l'une de l'autre ces deux espèces; et c'est dans leur forme, leur structure, l'arrangement et la disposition naturelle de leurs parties, que nous les avons trouvés. Nous avons dû changer en conséquence les noms de *brun*, *gris*, etc., sous lesquels on les dénommait jusqu'à ce jour, en quelque sorte au hasard. Nous leur en avons substitué d'autres, qui indiquent la structure particulière à chacune d'elles, structure toujours invariable dans la même espèce, et plus convenable, par conséquent, pour fournir ses véritables caractères distinctifs.

Ainsi les racines du *cephaelis* ou ipéca. du Brésil, irrégulièrement contournées, offrant de petits anneaux saillans, très-rapprochés et rugueux, porteront le nom d'ipécacuanha annelé (*ipeo. annulata*),

tandis que je désignerai sous le nom d'*ipécacuanha simple*, *strié* ou sans anneaux, les racines du *psychotria* ou ipéca. du Pérou.

Chacune de ces deux espèces sera ensuite subdivisée en variétés relatives à la teinte particulière de leur couleur extérieure.

Nous adopterons à peu près les mêmes moyens de distinction pour les espèces de la seconde section, c'est-à-dire les *ipécacuanha* blancs, en tirant cependant nos caractères distinctifs, des différentes espèces végétales qui les produisent.

## SECTION PREMIÈRE.

### *Des Ipécacuanha bruns.*

Nous réunissons dans cette première section toutes les espèces d'*ipécacuanha* connues, dans les traités de matière médicale et de pharmacie, sous les noms d'*ipécacuanha brun*, *gris*, *fauve*, *cendré*, *noir*, etc. Elles proviennent toutes de deux plantes de la famille des Rubiacées : le *cephaelis ipecacuanha* RICH., ou *callicocca ipecacuanha*, BAOT, et le *psychotria emetica* de LINNÉE fils.

D'après la structure et la forme de leur racine, nous diviserons les *ipécacuanha bruns* en deux espèces, savoir : l'*ipécacuanha annelé*, et l'*ipécacuanha simple* ou *strié*. Ces deux espèces sont non-seulement les plus répandues dans le commerce, ce sont elles encore qui jouissent au plus haut degré des propriétés médicales attribuées à l'*ipécacuanha* en général.

### PREMIÈRE ESPÈCE.

#### *De l'Ipécacuanha annelé (ipécacuanha annulata).*

Il est d'autant plus convenable de commencer l'histoire particulière des différentes espèces d'*ipécacuanha* par celle que nous

désignons sous le nom d'*annelé*, qu'elle a été la première connue sous le nom d'*ipécacuanha*, et qu'elle forme à elle seule la presque totalité de celui qui nous est apporté du Nouveau-Monde par la voie du commerce.

C'est à *Marcgrave* et *Pison* que nous devons la connaissance de ce précieux médicament. Dans leur Histoire naturelle et médicale du Brésil, ces deux auteurs donnent la description et la figure d'un végétal connu des habitans du pays sous le nom d'*ipécacuanha*, ou *ipecacoanha*. Ce végétal, disent-ils, croît dans les forêts sombres et ombragées; il est petit, rampant; sa racine donne naissance à des tubercules allongés, irréguliers, rugueux; sa tige, peu élevée, porte quatre ou cinq paires de feuilles, un peu pubescentes, et un petit capitule de fleurs terminales. Cette racine, ajoutent-ils, est très-employée comme vomitive; on l'administre également avec beaucoup de succès contre les diarrhées.

Malgré tous ces renseignemens, malgré la figure donnée par *Marcgrave* et *Pison*, cette plante demeura inconnue pendant près d'un siècle et demi. Les circonstances n'ayant pas permis aux botanistes d'examiner en nature le végétal figuré par ces deux auteurs, les uns crurent reconnaître dans la figure qu'ils en avaient donnée une espèce de chèvre-feuille; d'autres, une espèce de *paris*; quelques-uns enfin une violette, ou toute autre plante plus ou moins rapprochée par sa forme extérieure ou ses propriétés médicales.

M. *Brotero* fit le premier connaître d'une manière certaine le végétal qui fournit au Brésil l'*ipécacuanha*, et que *Marcgrave* et *Pison* avaient déjà signalé depuis si long-temps. En 1800, il en publia, dans les actes de la société linnéenne de Londres (vol. 6, p. 137, tab. 6,) la description et la figure, en le rapportant au genre *callicocca* de *Schréber*, sous le nom de *c. ipécacuanha*.

Depuis la publication de cette importante découverte, l'obscurité qui couvrait l'origine de l'*ipécacuanha* s'est en partie dissipée. L'on a su que celui qui venait du Brésil était fourni par le *callicocca* *ipe-*



*cacuanha*; tandis que , d'un autre côté, *Mutis* avait fait connaître que celui du Pérou , était produit par le *psychotria emetica*.

Tous les doutes eussent été alors éclaircis , si l'on se fût en même temps occupé des moyens de bien caractériser les racines qui viennent de ces deux pays ; car la connaissance de leur patrie eût suffi pour faire connaître la plante-mère , dont ils provenaient l'un et l'autre. Mais ce précieux moyen ayant été négligé , et les deux espèces qui viennent du Nouveau-Monde par la voie de Cadix et celle du Portugal , étant souvent mélangées à leur arrivée en Europe , les moyens de distinguer les racines du *callicocca* de celles du *psychotria* restèrent encore incertains. D'ailleurs , quoique originaire du Brésil , le *callicocca* est également cultivé au Pérou. Dans le royaume de la nouvelle Grenade , au sud de Narès , près de Badillas , *M. de Humboldt* a vu cultiver le végétal brésilien ; en sorte que , selon cet illustre voyageur , l'ipécacuanha qui vient du Pérou doit contenir à la fois les racines du *psychotria emetica* , celles du *callicocca* , et même celles du *viola parviflora* de *Mutis* , qui tous trois y sont également cultivés.

Cependant il est à présumer que le *callicocca* est plus abondant que le *psychotria* , soit au Brésil sa patrie , soit dans le royaume de la nouvelle Grenade , où il a été transporté ; car , comme nous l'avons dit précédemment , ses racines forment à elles seules plus des deux tiers de tout l'ipécacuanha introduit en Europe , à en juger au moins par ce qui a lieu dans le commerce de la droguerie française.

Or , ces racines , comme nous l'avons fait voir plus haut , ne sauraient être confondues avec celles du *psychotria* , dont la forme et la structure sont tout-à-fait différentes. J'ai désigné sous le nom d'*ipécacuanha annelé* les racines du *callicocca* , à cause de leur forme et de leur structure extérieure.

L'ipécacuanha annelé (*ipécacuanha annulata*) est originaire du Brésil ; on le cultive également dans le Pérou et la nouvelle Grenade. C'est évidemment la même espèce que *Marcgrave* et *Pison* ont les premiers signalée. Il est produit par une plante de la famille des Rubiacées , le *callicocca ipécacuanha* de *Brotero*. Or le genre *callicocca* établi par

*Schröder*, étant le même que le *tapogomea* d'*Aublét*, ou *cephaelis* de *Swartz*, l'*ipécacuanha* annelé est fourni par le *cephaelis ipécacuanha*.

Nous allons d'abord donner la description de ce végétal ; nous ferons ensuite connaître les caractères physiques de la racine telle qu'on la trouve dans le commerce, et indiquerons les principales variétés qu'elle présente, relativement à la teinte particulière de sa coloration.

#### IPÉCACUANHA ANNÉLÉ.

##### *Cephaelis Ipecacuanha*. Tab. I.

*Ipecacuanha*, MARG. BRAS., p. 17. — *Ipecacuanha*, PISON, BRAS., p. 231. — *Callicocca ipécacuanha*, BAOTERQ, Act. soc. lin. lond., vol. 6, p. 137, t. 6 ; et de la plupart des auteurs. — *Cephaelis ipécacuanha*, A. RICHARD. Note sur les deux espèces d'*ipécacuanha* de la famille des Rubiacées, Bullet. soc. méd., vol. 6, p. 92. — KUNTH., in HUMB. et BONP., Nov. gen. et sp. 3, p. 376.

C'est un petit arbuste rampant ou peu élevé au-dessus de la surface du sol, qui croît dans les forêts épaisses et ombragées du Brésil. On le cultive également dans quelques autres provinces d'Amérique.

Les racines partent d'une tige souterraine, rampante, horizontale ; elles sont ou fibreuses, capillaires ; ou bien représentent des espèces de tubercules allongés, marqués d'impressions annulaires très-rapprochées. Presque ligneuses, elles sont irrégulièrement rameuses. Leur surface est inégale et tuberculée, émettant de distance en distance quelques fibres capillaires. Elles ont un épiderme brun, sous lequel se trouve un parenchyme blanc presque charnu dans l'état frais. Leur centre est occupé par un axe ligneux, filiforme.

La tige, qui est d'abord souterraine, sort de terre, se redresse et s'élève à environ un pied. Elle est fruticuleuse, simple, obscurément quadrangulaire, couverte dans sa partie inférieure par les stipules persistantes des feuilles déjà tombées ; supérieurement elle est légèrement pubescente.

Les feuilles n'occupent que la partie supérieure de la tige. Au

nombre de six à huit, elles sont opposées, courtement pétiolées, ovales, acuminées, entières, rétrécies insensiblement à leur base, latérinerves, presque glabres, longues de deux à quatre pouces.

Deux stipules assez grandes, opposées, réunies à leur base, pubescentes, découpées supérieurement en cinq ou six lanières, étroites, sont interposées aux feuilles.

Les fleurs blanches, serrées, petites, presque sessiles, forment un capitule terminal, porté sur un pédoncule réfléchi, d'un demi-pouce de longueur. Ce capitule, qui contient environ dix à douze fleurs, ou un plus grand nombre, est environné à sa base par un involucre régulier, tétraphylle, concave, pubescent, ainsi que le pédoncule. Des folioles, deux sont extérieures, orbiculaires, acuminées; deux intérieures, plus petites, sont ovales.

Le calice est obovoïde, adhérent avec l'ovaire infère : le limbe est à cinq dents fort petites et très-courtes.

Corolle infundibuliforme, pubescente en dehors, ainsi que le calice : tube cylindrique : limbe à cinq divisions ovales, alongées, réfléchies, aiguës.

Cinq étamines, insérées au sommet du tube de la corolle, dressées moitié plus courtes que le limbe; filets très-petits; anthères linéaires un peu plus longues que les filets.

Pistil : ovaire infère, biloculaire (chaque loge uni-ovulée), surmonté par un disque épigyne peu épais; style simple, terminé par deux stygmates allongés, divergens, de même grandeur que les anthères.

Fruit : nuculaine ovoïde, arrondi, couronné par les dents du calice, d'abord pourpre, puis noirâtre violacé, contenant deux nucules blanchâtres, planes d'un côté, convexes de l'autre. Ces nucules renferment une graine dressée, composée d'un épisperme très-mince, d'un endosperme corné, au milieu duquel est un embryon central ayant la même direction que la graine.

Cette plante, qui fleurit de novembre à mars, et dont les fruits

sont mûrs en mai, habite les lieux ombragés et humides, dans les provinces de Fernambouc, Bahia, Rio-Janeiro, Mariana, etc. Ses racines sont connues dans le pays sous le nom de *raicilla*.

*Caractères de l'Ipécacuanha annelé.*

Racines ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire, allongées, irrégulièrement contournées et coudées, simples ou rameuses, formées de petits anneaux saillans, inégaux, très-rapprochés les uns des autres, ayant environ une ligne de hauteur, séparés par des enfoncemens moins larges; formées de deux parties, savoir un axe ligneux, plus ou moins grêle, et une couche corticale beaucoup plus considérable. Elles sont compactes, cassantes, lourdes; leur cassure est brunâtre, manifestement résineuse dans sa partie corticale; leur saveur herbacée, un peu amère, assez âcre; leur odeur faible, mais cependant nauséabonde, surtout celle de la poudre.

Faisons remarquer ici un caractère essentiel de l'ipécacuanha *annelé*, caractère dont aucun auteur n'a encore fait mention: c'est qu'il n'est pas formé par la partie inférieure de la tige, qui est horizontale et cachée sous la terre (comme cela a lieu pour l'ipécacuanha *strié*), mais qu'il provient de tubercules latéraux, tout-à-fait différens de cette souche elle-même, et qui prennent naissance sur ses parties latérales. C'est ce qu'il est facile de bien saisir en consultant les deux figures que je donne ici de ces deux espèces, et que j'ai dessinées moi-même avec le plus grand soin sur des individus que mon père conserve encore dans ses herbiers.

Si nous examinons maintenant la couleur extérieure de l'ipécacuanha *annelé*, nous verrons qu'il se présente sous trois teintes particulières, qui nous serviront de caractères pour former autant de variétés.

I.<sup>re</sup> VARIÉTÉ. *Ipécacuanha annelé brun.* (Ip. an. fusca.)

Cette variété est la plus commune et la plus abondante. C'est elle aussi qui paraît jouir de propriétés plus énergiques que les autres.

Son épiderme est d'un brun plus ou moins foncé, quelquefois même noirâtre : c'est dans cet état qu'on la trouve alors quelquefois désignée dans le commerce sous le nom d'*ipécacuanha noir*. Sa cassure est grise ou brunâtre.

D'après des échantillons que M. *Pelletier* a eu la complaisance de me remettre lui-même il y a deux ans, lorsque je m'occupais de mon premier mémoire sur ce médicament, je me suis assuré que c'est cette variété dont il a donné l'analyse sous le nom d'*ipécacuanha brun*, qu'il croyait alors être fourni par le *psychotria emetica*, mais qui n'est manifestement, comme nous venons de le voir, qu'une simple variété du *ceph. ipécacuanha*.

## II.° VARIÉTÉ. *Ipécacuanha annelé gris.* (Ip. an. cinerea.)

Epiderme d'un gris blanchâtre; anneaux moins rapprochés, moins saillans; cassure très-résineuse; amertume plus prononcée que dans la variété précédente. Elle est assez rare. On la trouve quelquefois mélangée, mais en petite quantité, avec la variété brune.

## III.° VARIÉTÉ. *Ipécacuanha annelé rouge.* (Ip. an. rubiginosa.)

C'est cette troisième variété que M. *Pelletier* a analysée sous le nom d'*ipécacuanha gris*. (*Callicocca ipecacuanha*.)

Il est presque aussi abondamment répandu dans le commerce que l'*ipécacuanha annelé brun*. Son épiderme est d'un brun rougeâtre; sa cassure résineuse est d'une teinte plus ou moins rosée; son amertume est à peu près celle de la variété grise, c'est-à-dire un peu plus prononcée que celle de l'*ipécacuanha annelé brun*.

D'après l'analyse de M. *Pelletier*, il paraîtrait un peu moins actif que les deux autres, puisqu'il contient moins de matière vomitive qu'eux.

Telles sont les trois variétés principales que l'on observe dans l'*ipécacuanha annelé*. Ces trois variétés ont été long-temps regardées

comme des espèces fort distinctes, parce qu'on attachait à la couleur une importance et une valeur qu'elle est loin de mériter dans ce cas. On a cru aussi, jusque dans ces derniers temps, qu'elles devaient appartenir à des espèces végétales tout-à-fait différentes, tandis qu'au contraire, comme nous nous en sommes assuré par la comparaison exacte de ces variétés du commerce, avec les racines qui tiennent encore aux échantillons du *cephaelis*, qui nous ont été envoyés par M. le professeur Brotero, elles appartiennent toutes à ce dernier végétal.

L'axe ligneux que l'on rencontre constamment au centre de cette espèce et des suivantes, est loin de posséder autant de propriétés actives que la partie corticale. C'est ce qu'il est facile d'établir *a priori*, par la simple inspection de sa cassure, qui est à la fois et moins compacte, et surtout bien moins résineuse. Cette opinion est d'ailleurs pleinement confirmée par les résultats de l'analyse chimique, qui n'y démontre qu'une quantité beaucoup plus faible de principes auxquels l'ipécacuanha doit son action sur l'économie animale. Nous ne saurions donc, à cet égard, partager l'opinion de M. De Candolle, qui pense qu'il jouit à peu près de la même énergie que les autres parties de ce médicament.

Quant à l'analyse chimique de cette espèce et de ses variétés, il serait assez naturel d'en présenter ici les résultats. Cependant il nous a paru plus convenable, pour ne rien démembrer de cette partie importante de notre travail, d'en former une section à part, qui comprendra l'analyse des différentes espèces et de leurs variétés.

#### DEUXIÈME ESPÈCE.

##### *De l'Ipécacuanha simple ou strié. (Ip. simplex s. striata.)*

Cette seconde espèce est bien moins répandue dans le commerce européen que la précédente. Il est excessivement rare qu'on la rencontre à Paris chez les droguistes; ou si on l'y trouve, c'est toujours en très-petite quantité. Cependant, au rapport de *Mutis*, ce serait



la seule employée au Pérou, patrie du végétal qui la produit. Mais, comme l'a observé M. de Humboldt, on cultive également dans ce pays le *cephaelis* ; en sorte que l'opinion de Mutis ne doit point être regardée comme très-exacte, au moins aujourd'hui ; car il serait possible qu'à l'époque où le vénérable botaniste de Santa-Fé faisait ses observations, la culture du *cephaelis* ne fût pas encore introduite dans le royaume de la Nouvelle-Grenade.

Quoi qu'il en soit, c'est Mutis qui le premier a fait connaître la plante dont est tirée cette espèce. Les renseignemens et la description qu'il communiqua à Linnée en 1764 lui avaient été fournis par M. Gomez, qui faisait à cette époque, dans la Nouvelle-Grenade, le commerce de l'ipécacuanha. Cette circonstance nous confirme dans l'opinion que la culture du *cephaelis* et son introduction dans le Pérou ne datent pas d'une époque très-reculée, sans quoi Mutis ou M. Gomez, qui s'occupait plus particulièrement de cette branche de spéculation, en auraient eu connaissance, et dès-lors l'eussent également fait connaître à Linnée.

La plante qui produit l'ipécacuanha du Pérou est le *psychotria emetica* de Mutis, que Linnée fils publia pour la première fois en 1781, dans son Supplément. Mais il commit une erreur très-grave, bien difficile à concevoir, quand on songe qu'avec une description très-complète de cette plante, Mutis avait également envoyé à Linnée un dessin fort exact de ce végétal. Il crut en effet que le *psychotria emetica* était la même espèce que celle dont Marcgrave et Pison avaient donné la figure dans leur Histoire du Brésil.

Ce rapprochement est d'autant plus inconcevable, que, malgré son imperfection, la figure de Pison suffirait seule pour démontrer combien peu ces deux plantes se ressemblent. En effet non-seulement elles forment deux espèces bien distinctes, mais encore elles appartiennent à deux genres fort différens, quoique de la même famille.

Dans le *psychotria emetica* les fleurs sont par petites grappes bifurquées dans les aisselles de chaque feuille ; les stipules sont simples et indivises. L'inflorescence de l'ipécacuanha de Marc-

*grave*, c'est-à-dire du *cephaelis ipecacuanha*, le distingue nettement, et au premier coup-d'œil, du *psychotria*; ses fleurs, petites, forment un capitule terminal unique, entouré d'un involucre régulier, composé de quatre grandes bractées, dressées et appliquées contre les fleurs qu'elles cachent en partie. Les stipules, au lieu d'être simples et indivises, sont profondément découpées en cinq ou six lanières étroites, subulées et comme digitées.

Ainsi l'ipécacuanha du Pérou est fourni par le *psychotria emetica* de Mutis. Nous le désignons sous le nom d'*ipécacuanha strié*, pour le distinguer de celui du Brésil. En effet, il n'offre point ces anneaux rugueux et rapprochés que nous avons remarqués dans l'ipécacuanha annelé. Il présente seulement, de distance en distance, des rétrécissemens circulaires ou étranglemens profonds, éloignés les uns des autres; entre chacune de ces espèces d'articulations, il est cylindracé et offre des stries longitudinales plus ou moins prononcées. Les autres caractères tirés de sa cassure, son odeur, sa saveur ne le différencient pas moins que sa structure extérieure de la première espèce.

M. Persoon, dans son *Synopsis plantarum*, vol. 1, p. 203, a commis une erreur qu'il est important de rectifier ici. Il rapporte, d'après le témoignage de mon père, le *callicocca ipecacuanha* de M. Brotero au genre *cephaelis* de Swartz; mais il le confond ensuite avec le *psychotria emeticu* de Mutis qu'il regarde comme identique avec cette première plante.

Voici la description du *psychotria emetica*.

#### IPÉCACUANHA STRIÉ.

#### *Psychotria emetica*. Tab. II.

*Psychotria emetica*. Mutis in litt. — Lw., Suppl., p. 144  
— Humb. et Bonpl., Pl. équinox., vol. 2, p. 142. — A. Rich., not., etc.  
p. 98. — Kunth. in Humb. Bonpl., Nov. gen. et sp. amer., vol. 3,  
p. 355.

Petit arbuste semblable en tout, pour le port, à l'espèce précé-

dente , croissant dans les forêts ombragées du Pérou, du royaume de la Nouvelle-Grenade , etc.

La racine est une souche presque horizontale , cylindrique , de la grosseur du petit doigt , étranglée de distance en distance , offrant quelques radicules fibreuses , grêles.

La tige est fruticuleuse , dressée , haute de douze à dix-huit pouces , simple , cylindrique , finement pubescente.

Les feuilles sont opposées , lancéolées , aiguës , finissant insensiblement à leur base en un pétiole court. Elles sont entières , membraneuses , glabres en dessus , pubescentes en dessous.

Deux stipules étroites , aiguës , dressées , un peu fermes et pubescentes sont interposées aux feuilles.

Fleurs petites , sessiles ; à la base de chacune d'elles est une bractée fort petite : ces fleurs , disposées en grappes , sont portées sur des pédoncules axillaires , d'abord simples , puis bifurqués.

Calice verdâtre ; tube adhérent avec l'ovaire infère ; limbe campanulé , pubescent en dehors , ouvert , à cinq divisions ovales , oblongues , recourbées.

Corolle beaucoup plus grande que le calice , infundibuliforme , blanche ; limbe subcampanulé , évasé , quinquéfide ; divisions recourbées , réfléchies , oblongues , obtuses. L'intérieur de la corolle , à l'exception de la base du tube , est couverte d'un duvet blanchâtre.

Cinq étamines dressées , insérées au sommet du tube , incluses ; filets courts , anthères linéaires , oblongues , droites.

Ovaire infère , obovoïde , couronné par un disque épigyné , annulaire.

Style un peu plus long que le calice , dressé , renflé à son sommet. Stigmate oblong , bifide.

Fruit : nuculaine ovoïde , globuleux , bleuâtre , offrant à son sommet les divisions du calice , renfermant deux nucules ovoïdes , planes

d'un côté, où elles offrent une ligne longitudinale saillante; convexes de l'autre, où elles présentent vers leur sommet cinq petits sillons convergens. La graine a la même structure que dans l'espèce précédente.

Cette plante croît dans le royaume de la Nouvelle - Grenade MM. de *Humboldt* et *Bonpland* l'ont trouvée très - abondamment auprès du fleuve de la Magdeleine, avec plusieurs variétés qui s'y rapportent.

*Caractères de la racine desséchée, telle qu'on la trouve dans le commerce.*

Racines cylindracées, le plus souvent simples; rarement rameuses, de la grosseur d'une plume à écrire, allongées, peu contournées, non rugueuses, offrant de distance en distance des espèces d'étranglements ou intersections circulaires profondes, éloignées les unes des autres; épiderme d'un brun foncé, formant des stries longitudinales plus ou moins marquées; cassure brune, noirâtre, légèrement résineuse; couche corticale moins friable, moins cassante que dans l'espèce précédente; odeur presque nulle; saveur fade, nullement amère; à peine imprime-t-elle sur la langue une légère acreté, après une application long-temps prolongée.

D'après le simple énoncé de ses propriétés, il est très-facile de conclure que cette espèce doit être infiniment moins active que celle qui précède; c'est ce que l'analyse chimique confirme pleinement. Il est donc peu à regretter que cette espèce soit rarement répandue dans le commerce, et il est probable que sa rareté en Europe provient du peu d'efficacité qu'on doit lui avoir reconnue depuis long - temps. Peut - être l'activité moins grande de cette espèce tient-elle à ce que, comme nous l'avons fait remarquer précédemment, elle est formée simplement par la partie inférieure et souterraine de la tige, tandis que dans l'ipécacuanha annelé ce sont des tubercules particuliers, développés sur la souche elle-même qui produisent ce médicament.

Nous croyons utile de présenter ici sous la forme d'un tableau comparatif les caractères de ces deux espèces si long-temps confondues.

## IPÉCA. ANNELÉ.

*Cephaelis ipecacuanha*. R.

## IPÉCA. STRIÉ.

*Psychotria emetica*. L.

Racines rugueuses, contournées, rameuses, formées de petits anneaux rapprochés, saillans, séparés par des enfoncemens circulaires moins larges.

Cassure très-résineuse.

Odeur nauséabonde.

Saveur amère, herbacée, âcre.

Couleur brune, grise ou rougeâtre.

Racines cylindracées, peu rameuses, offrant de distance en distance des étranglemens circulaires profonds ; striées longitudinalement entre ces articulations.

Cassure peu résineuse.

Odeur presque nulle.

Saveur presque nulle.

Couleur brune foncée.

## SECTION II.

*Des Ipécacuanha blancs.*

Quoique les espèces que nous avons étudiées dans la section précédente, fussent loin d'être nettement distinguées et rapportées invariablement à la même espèce végétale, nous avons pu cependant débrouiller le chaos qui les environnait, et arriver à des distinctions que nous croyons à l'abri désormais de toute espèce de variations. Il nous a été permis d'atteindre ce résultat heureux, parce que, très-répandues dans le commerce, les deux espèces d'ipécacuanha brun ont pu être facilement étudiées et comparées aux racines des végétaux conservées dans les herbiers de la capitale. Mais nous n'avons pas eu les mêmes facilités pour les différentes sortes d'ipécacuanha désignées sous le nom d'*ipécacuanha blanc*, puisqu'on ne les rencontre presque jamais dans le commerce, et que, lorsqu'on les trouve dans les collections, c'est toujours sans nom de patrie et d'origine. Aussi sommes-nous encore très-éloignés de posséder à leur égard des notions

exactes , et précises sur leurs caractères extérieurs , leurs propriétés médicales , et principalement sur les végétaux qui les produisent. Mais leur rareté , et par conséquent leur peu d'emploi dans la pratique de la médecine européenne , doivent diminuer nos regrets sur l'obscurité qui les environne encore. Aussi , ayant principalement pour objet , dans cette dissertation , de faire l'histoire des ipécacuanha du commerce , celle des espèces de cette section ne se rapporte qu'accessoirement à notre travail , et nous n'avons pas cru devoir en faire un objet trop spécial de recherches longues et pénibles , qui peut-être fussent restées infructueuses.

L'une des espèces de cette section que l'on a le plus occasion de voir dans le commerce est la racine du *viola ipecacuanha* de Linnée. Cette plante croît au Brésil. M. Ildef. Gomez m'a assuré que sa racine est très-employée à Fernambouc , où elle est fort commune , mais très-peu à Rio-Janeiro , où l'on met plus particulièrement en usage les racines du *cephaelis* et celles d'une espèce de *spermacoce*.

A son retour du Brésil , M. Taunay fils a rapporté de Rio-Janéiro une certaine quantité d'ipécacuanha blanc , ou *ipecacuanha branca* des Brasiiliens. J'ai comparé attentivement ces racines avec la figure donnée par Vandelli ( Fasc. , p. 7 , t. 1 ) , et avec les descriptions du *viola ipecacuanha* , L. , et j'ai acquis la certitude que les racines rapportées par M. Taunay sont bien celles du *viola ipecacuanha* , L. J'ai trouvé parmi elles une tige entière , qui a servi à confirmer mon opinion. Voici les caractères de ces racines.

Elles sont d'un blanc pâle , allongées , quelquefois rameuses , grosses comme une plume à écrire , un peu tortueuses , offrant quelquefois des étranglemens ou des intersections plus ou moins marquées. L'axe ligneux est en général plus épais que la couche corticale , et plus jaune ; la cassure est assez nette , peu résineuse ; son odeur est manifestement herbacée et nauséuse ; sa saveur est comme amilacée , d'abord peu sapide , mais bientôt un peu amère , et surtout d'une âcreté remarquable. Voyez l'analyse chimique que nous en avons faite.

Il est bien probable que c'est cette espèce que *Marcgrave* et *Pison* ont désignée sous le nom d'*ipécacuanha branca*, mais sur laquelle ils n'ont donné aucune espèce de renseignement. *Vandelli*, dans son Fascicule, l'a figurée sous le nom de *pombalia ipécacuanha*. Elle appartient au genre *ionidium* de *Ventenat*.

On emploie aussi au Pérou la racine du *viola parviflora*. Au rapport de *M. de Humboldt*, elle serait mélangée dans l'*ipécacuanha* qui nous arrive de ce pays par la voie du commerce. Toujours est-il que cet illustre voyageur l'a vu cultiver et employer dans le royaume de la Nouvelle-Grenade.

Ses racines sont ligneuses, perpendiculaires, peu rameuses, d'un gris plus ou moins foncé, sans anneaux transversaux; elles présentent seulement des crevasses longitudinales plus ou moins profondes. Sa saveur et son odeur ne sont point sensibles; sa cassure n'est nullement résineuse; son axe ligneux est jaunâtre, compacto, ordinairement plus épais que la couche corticale.

Je l'ai quelquefois trouvée mélangée en très-petite quantité dans l'*ipécacuanha* annelé du commerce, avant qu'il n'ait été trié et mondé. Cependant cette variété est fort rare en France.

Mon père a vu fréquemment employer à Cayenne et dans les Antilles les racines du *viola itoubou*, *AUBLET*, ou *viola calceolaria*, L., espèce qui appartient également au genre *ionidium*.

On trouve aussi quelquefois dans les collections les racines du *cynanchum ipécacuanha* de *Willdenow*, qui croît à l'Île-de-France. Elles sont très-grêles, allongées, filamenteuses, non marquées d'anneaux, plus ou moins lisses, d'un blanc grisâtre. Leur cassure n'est point résineuse; leur axe est très-menu; leur saveur et leur odeur sont presque nuls. (Voyez son Analyse chimique).

Cette espèce doit être fort peu efficace, et sa dose au moins double de celle de l'*ipécacuanha* du Brésil.

Il est plusieurs autres végétaux dont la racine fournit en certains pays un *ipécacuanha* blanc; mais leur histoire est encore couverte de

tant d'obscurité, et nous n'avons que des moyens si imparfaits et si peu propres à l'éclaircir, que nous croyons prudent de nous en abstenir ici.

---

## DEUXIEME PARTIE.

### *Partie chimique et pharmaceutique.*

---

#### §. I.<sup>er</sup> *Analyses chimiques.*

L'ANALYSE chimique d'un médicament procure toujours des résultats avantageux, lorsqu'on la fait suivre de l'essai physiologique des différens matériaux que l'on est parvenu à obtenir, afin de s'assurer si son efficacité réside dans un seul ou plusieurs de ses principes constituans. On parvient alors souvent, en isolant la partie vraiment active d'un médicament, à augmenter, et surtout à rendre son action plus certaine. La *strychnine*, la *morphine*, sont sans contredit les principes immédiats dans lesquels résident les propriétés de la noix vomique et de l'opium. Or ces principes, ainsi débarrassés des autres substances avec lesquelles ils sont mélangés ou combinés dans ces deux médicamens, ont une vertu beaucoup plus grande et un mode d'action moins sujet à varier.

Une substance aussi efficace, et surtout aussi généralement usitée que l'ipécacuanha, a dû attirer de bonne heure l'attention des chimistes, qui ont cherché à découvrir sa composition. Les premiers qui s'en sont occupés, tels que *Boulduc*, *Lassone* fils



et *Cornotte*, n'ont obtenu que des résultats trop peu certains pour les rapporter ici.

M. *Henry*, professeur à l'école de pharmacie de Paris, a trouvé dans l'ipécacuanha une matière résineuse et une matière extractive, toutes deux vomitives, surtout la première.

M. *Irvine*, en Angleterre, a également donné une analyse qui s'éloigne peu de celle de M. *Henry*.

Dans le premier volume du Bulletin de pharmacie, M. *Masson-Four* a publié une analyse plus soignée et plus exacte que les précédentes. Ses résultats sont, 1.° une substance résineuse, 2.° de l'extractif, 3.° du mucilage, 4.° une très-petite quantité d'acide gallique.

Enfin, dans ces derniers temps, en 1817, M. *Pelletier*, professeur à l'école de pharmacie de Paris, a publié sur l'ipécacuanha le travail chimique le plus complet que nous possédions encore sur cet important sujet. Nous ne donnerons pas ici un extrait étendu de son travail, parce que, nous étant livré aux mêmes recherches, nous n'entrerons dans ces détails, que quand nous parlerons des procédés que nous avons suivis dans notre analyse. Nous avons répété les expériences de M. *Pelletier*, et sommes presque toujours arrivés aux mêmes résultats que lui; ce qui confirme l'exactitude et la précision de ses premiers essais. Voici le résultat des analyses de M. *Pelletier*. Il a trouvé dans l'ipécacuanha annelé du commerce, 1.° une matière grasse, huileuse, très-odorante, d'une couleur brune, qui paraît, selon lui, communiquer à cette racine son odeur et sa saveur nauséabondes; 2.° une substance particulière, simple de sa nature, dans laquelle réside la propriété vomitive de la racine du Brésil, et à laquelle on a donné le nom d'*émétine*; 3.° de la cire végétale; 4.° de la gomme en assez grande quantité; 5.° presque la moitié du poids total d'amidon; 6.° du ligneux; 7.° enfin quelques traces d'acide gallique.

Quoique les quantités respectives de ces diverses substances aient souvent varié, cependant les différentes variétés les lui ont offertes

dans des proportions assez constantes pour pouvoir établir la moyenne suivante :

Matière grasse, huileuse. ....	2 part.
Éméline. ....	16
Cire végétale. ....	6
Gomme. ....	10
Amidon. ....	42
Ligneux. ....	20
Acide gallique, des traces. ....	•
Perte. ....	4
	<hr/>
	100 part.

Nous allons exposer avec quelques détails les opérations auxquelles nous avons soumis les racines d'ipécacuanha, afin d'en isoler les différens principes constituans.

*Analyse chimique (1) de l'Ipécacuanha annelé, variété grise.*  
(Cephaelis ipecacuanha.)

Nous avons analysé séparément la partie corticale et l'axe ligneux, qui, à juste raison, est regardé comme renfermant bien moins de principes actifs, ainsi que le démontrent évidemment les résultats de son analyse.

1.° On a pris cent parties de poudre de couche corticale, on les a mises dans un matras, et traitées par l'éther sulfurique à froid. L'éther s'est coloré en jaune doré. Nous avons épuisé l'action de l'éther.

---

(1) Nous avons fait ces différentes analyses avec notre ami M. Barruel, chef des travaux chimiques de la faculté de médecine, qui a bien voulu nous diriger et nous aider lui-même dans ces recherches. Nous nous plaçons à rendre ici publiquement témoignage à ses lumières, à son habileté dans l'art difficile de l'analyse chimique, et à l'extrême complaisance avec laquelle il a exécuté lui-même la plupart de nos opérations.

Quand il ne s'est plus coloré, nous avons réuni ces teintures dans une cornue, et les avons distillées au bain de sable. Nous avons ainsi obtenu, d'une part, un éther parfaitement limpide, d'abord sans odeur étrangère, ayant contracté sur la fin de l'opération une légère odeur d'ipécacuanha. Il est resté dans la cornue une matière grasse, huileuse, d'une couleur brune foncée, sur la nature de laquelle nous reviendrons plus tard.

2.° L'éther n'ayant plus d'action sur la poudre d'ipécacuanha, nous l'avons traitée par l'alcool, d'abord à froid, puis au moyen d'une douce chaleur. Les teintures alcooliques étaient d'un brun foncé. Il a fallu une grande quantité d'alcool pour s'emparer de toutes les parties solubles dans ce menstrue. Ces teintures alcooliques ont été distillées jusqu'aux deux tiers pour en retirer l'alcool. On a versé le résidu dans une capsule, on l'a évaporé à une très-douce chaleur, ayant soin d'ajouter de temps à autre une certaine quantité d'eau. Pendant cette évaporation, il s'est attaché aux parois de la capsule des gouttelettes d'une matière grasse. Il s'est formé dans la liqueur des flocons d'une substance grise brunâtre. On a jeté le tout sur un filtre : la liqueur a filtré transparente, les flocons étant restés sur le filtre.

La matière grasse attachée aux parois de la capsule, et qu'on avait recueillie avec soin, avait une couleur brune très-foncée, une consistance comme poisseuse, une odeur fraîche, une saveur presque nulle; elle pesait cinq décigrammes. Elle est insoluble dans l'eau froide et dans l'eau chaude, également insoluble dans l'alcool froid; soluble dans l'alcool chaud, très-soluble dans la dissolution de potasse; répandant des vapeurs blanches quand on la met sur des charbons ardents.

L'autre matière grasse restée sur le filtre est sous forme de petites paillettes irrégulières, solide, infusible à la température de l'eau bouillante, se réduisant facilement en poudre quand on la presse entre les doigts, même lorsqu'elle a été échauffée. Sa couleur est d'un gris brunâtre, sa saveur légèrement amère. Elle est très-soluble

dans l'alcool à froid, qu'elle colore en brun; extrêmement soluble dans la dissolution de potasse. Mise sur un fer chaud, elle s'y fond, répand des fumées blanches, et une odeur de matière grasse brûlée.

Ces deux matières grasses ainsi retirées de la solution alcoolique, celle-ci a été évaporée jusqu'à siccité. Le résidu a été repris par l'eau dans laquelle il s'est dissous; on y a projeté du sous-carbonate de magnésie, afin de saturer l'acide gallique, et à l'instant même il s'en est séparé une matière d'apparence grasse, qui s'est attachée aux parois de la capsule. On a évaporé de nouveau jusqu'à siccité; on a traité le résidu par l'alcool, qui n'a point dissous le précipité formé par le gallate de magnésie. La liqueur alcoolique a été mélangée avec un tiers de son volume d'eau, et distillée de nouveau avec soin. Les parois de la cornue se sont couvertes de gouttelettes d'une matière brune solide; la liqueur qui les recouvrait était très-colorée, mais transparente. On l'a décantée, mise dans une capsule, et évaporée à siccité: le résidu était l'*émétine* pure. Les gouttelettes ont été recueillies avec soin: l'eau n'a eu aucune action sur elles. Cette matière s'est, au contraire, dissoute avec facilité dans l'alcool, auquel elle a donné une couleur brune rougeâtre très-foncée. Cette dissolution alcoolique a été évaporée jusqu'à siccité, et a laissé pour résidu une matière d'un brun-rouge, pesant 1,2. Elle est solide, très-fragile, se réduisant en poudre avec la plus grande facilité, a une odeur désagréable, assez semblable à celle de l'*ipécacuanha*. Mise sur un charbon rouge, elle se fond facilement, se boursouffle, puis se décompose en répandant une fumée blanchâtre, d'une odeur légèrement piquante, n'ayant rien de désagréable, analogue à celle des résines, sans pouvoir être assimilée à aucune d'elles; sa saveur est extrêmement amère. Jetée sur un brasier, elle s'enflamme rapidement en donnant naissance à une longue flamme blanche et à beaucoup de noir de fumée. Elle est soluble dans la potasse caustique, dans les acides acétique et gallique, d'où l'on peut facilement la précipiter en saturant ces acides au moyen d'une base quelconque. Cette matière est donc réellement une résine particulière, qui, dans l'*ipé-*

cacuanha , est rendue soluble dans l'eau par sa combinaison avec un acide végétal.

3.<sup>o</sup> La poudre d'ipécacuanha a ensuite été traitée par l'eau froide, dans laquelle nous l'avons laissé macérer pendant long-temps, ayant soin de renouveler cette eau. Nous avons filtré le produit de la macération, et l'avons évaporé jusqu'à siccité : le résidu a été une matière grisâtre, d'apparence gommeuse; elle pesait deux grammes. Cette matière a une saveur légèrement acide; elle rougit le papier bleu de tournesol. Dissoute dans l'eau, elle est précipitée en flocons glaireux par l'alcool : le proto-sulfate et le per-sulfate de fer n'y produisent aucun phénomène remarquable. L'acide oxalique y démontre la présence de la chaux; l'acétate de plomb y forme un précipité abondant. L'iode communique à la liqueur une couleur rouge vineuse très-intense.

La plus grande partie de cette matière a été calcinée dans un creuset de platine; elle s'est boursoufflée, en répandant l'odeur de la gomme ou de l'amidon que l'on brûle; elle a laissé une cendre blanchâtre. Cette cendre traitée par l'eau, la lessive a ramené au bleu un papier rougi par un acide; elle verdissait le sirop de violette. Saturée par l'acide hydrochlorique, elle n'a donné aucun précipité par l'eau de chaux, preuve qu'elle ne contenait pas de phosphate de potasse. Traitée par le nitrate d'argent, elle a donné un précipité insoluble dans l'acide nitrique; elle a précipité abondamment par le nitrate de baryte.

La portion de cendre que l'eau n'a pas dissoute a été traitée par l'acide hydrochlorique, et s'y est dissoute avec effervescence. La liqueur filtrée a été traitée par l'ammoniaque en léger excès; il s'y est produit un précipité floconneux de phosphate de chaux : on a ensuite filtré la liqueur, qui a précipité par l'acide oxalique, preuve de la présence de la chaux.

Il résulte des différentes expériences auxquelles nous avons soumis cette substance, regardée comme de la gomme pure par M. Pelletier, qu'elle se compose d'un peu de gomme, de sulfate,

d'hydrochlorate et de malate de potasse, d'un peu de phosphate de chaux, tenu probablement en dissolution dans du malate acide de chaux.

4.<sup>o</sup> Après avoir ainsi soumis la poudre d'ipécacuanha à l'action de l'éther sulfurique, de l'alcool et de l'eau froide, nous l'avons fait bouillir dans l'eau acidulée de deux centièmes d'acide sulfurique. Deux traitemens consécutifs ont suffi pour séparer tout l'amidon qu'il contenait en très-grande quantité: le résidu de l'ébullition était du ligneux à l'état de pureté.

Telle est la suite des opérations indiquées par M. *Pelletier*, et que nous avons mises en usage pour obtenir isolément les différens matériaux qui entrent dans la composition de l'ipécacuanha annelé.

En comparant les résultats de nos analyses avec ceux obtenus par M. *Pelletier*, on trouve entre eux beaucoup d'analogie, mais aussi des différences dignes d'être notées.

Ainsi nous avons trouvé la cire en bien moins grande quantité, non dans la teinture alcoolique, mais dans la teinture éthérée. Nous avons obtenu plusieurs substances grasses de nature différente; une très-petite quantité de gomme, au lieu de huit centièmes; plusieurs sels végétaux, et une matière animale analogue à l'albumine, dont M. *Pelletier* n'a rien dit. Il est vrai que cette dernière matière ne peut s'obtenir qu'en commençant à traiter l'ipécacuanha par l'eau froide qui la dissout, et en la coagulant ensuite par la chaleur.

Entrons dans quelques détails sur celles de ces substances qui méritent quelque examen.

*De la matière grasse huileuse retirée au moyen de l'éther.*

Sa couleur est d'un brun jaunâtre; elle est d'une consistance molle et comme pultacée; sa saveur n'a rien de semblable à celle de l'ipécacuanha; elle ressemble entièrement à celle de l'huile d'olive de mauvaise qualité, ou d'un cérat rance; elle est un peu âcre et amère: son odeur est celle de l'huile d'olive. Mise sur un fer très-chaud, elle

répand une odeur de cire fondue, qui n'a rien d'analogue à l'huile essentielle de raifort, comme le dit M. *Pelletier*. Elle est un peu plus légère que l'eau, qu'elle surnage.

Cette substance n'est point simple de sa nature; elle est, au contraire, composée de quatre autres substances, savoir : 1.° d'une petite quantité d'acide gallique, lequel fait rougir le papier de tournesol, et bleuit une lame de couteau que l'on y plonge; 2.° d'une quantité de cire assez considérable; 3.° d'une huile soluble dans l'alcool; 4.° d'une quantité d'une autre huile non soluble dans l'alcool.

La présence de la cire dans la teinture éthérée est très-évidente, quoique M. *Pelletier* n'en ait rien dit. Il n'en a fait mention que dans la solution alcoolique, où nous ne l'avons pas trouvée. On sait que la cire est encore plus soluble dans l'éther que dans l'alcool; il était donc impossible que nous n'en trouvassions pas une certaine quantité dans la teinture éthérée.

Lorsque l'on dissout dans l'alcool, au moyen d'une douce chaleur, la matière grasse en masse, une partie de l'huile reste tout-à-fait insoluble au fond du vase; la cire et une autre partie de l'huile se dissolvent; mais, par le refroidissement, on voit la cire se séparer sous forme de petits nuages floconneux, qui se réunissent et constituent de petites paillettes blanchâtres. La matière huileuse, soluble à chaud et à froid dans l'alcool, évaporée, répand une odeur manifeste d'ipécacuanha; sa saveur est chaude et âcre. La portion non soluble dans ce menstrue est brune, d'une consistance molle, et comme butireuse; sa saveur est douce, à peu près semblable à celle du beurre; son odeur est très-faible. Il nous a été impossible d'isoler assez bien ces substances pour en connaître rigoureusement les proportions. La matière grasse insoluble forme à peu près le tiers de la masse totale: L'huile soluble, la cire, l'acide gallique représentent les deux autres tiers.

L'odeur nauséabonde et désagréable de l'ipécacuanha paraît dépendre uniquement de l'huile grasse soluble dans l'alcool.

*De l'émétine.*

Cette substance simple a été découverte par M. *Pelletier* en 1817. Il l'a d'abord trouvée dans l'ipécacuanha annelé, puis dans l'ipécacuanha strié et l'ipécacuanha blanc; nous l'avons également retirée de ces différentes substances. Voici quels sont ses caractères : elle a l'apparence d'un extrait; desséchée, elle est sous forme de petites écailles à demi transparentes, d'une couleur brune rougeâtre; son odeur est assez agréable, et ressemble à celle du caramel; sa saveur est très-amère, légèrement âcre, nullement nauséabonde. Elle est très-soluble dans l'eau froide et chaude, ainsi que dans l'alcool; elle attire facilement l'humidité de l'air et tombe en déliquescence. Mise sur un fer rouge, elle se boursouffle, noircit, se décompose en donnant de l'acide acétique, de l'acide carbonique, de l'eau, mais aucune trace d'ammoniaque. On n'a pu la faire cristalliser par aucun procédé.

L'acide sulfurique concentré la détruit et la charbonne; les acides phosphorique, hydrochlorique, acétique, la dissolvent sans l'altérer; la teinture de noix de galle et l'acide gallique la précipitent de ses dissolutions aqueuse et alcoolique. Il est donc important de ne la jamais mélanger avec d'autres médicaments qui renferment cet acide. Le tartre stibié n'a aucune action sur elle.

*Modes de préparation.* On peut retirer l'émétine de l'ipécacuanha par deux procédés différens.

1.<sup>o</sup> Par l'eau froide. Ce procédé est le plus simple, le plus prompt et le moins dispendieux : il consiste à épuiser l'ipécacuanha en poudre par l'eau froide. L'eau froide dissout, 1.<sup>o</sup> l'émétine; 2.<sup>o</sup> la gomme; 3.<sup>o</sup> l'acide gallique; 4.<sup>o</sup> l'albumine; 5.<sup>o</sup> la matière résineuse; 6.<sup>o</sup> les différens sels végétaux indiqués ci-dessus. Par ce moyen, on n'attaque ni l'amidon, ni la cire, ni les huiles, ni le ligneux.

On fait évaporer la liqueur au bain de sable. On projette dedans,



sur la fin de l'opération, une certaine quantité de sous-carbonate de magnésie avec excès, pour neutraliser les acides : on évapore jusqu'à siccité. On traite le résidu par l'alcool à chaud, lequel ne dissout plus que l'émétine et la résine. On filtre ; on évapore la solution alcoolique jusqu'à siccité. On traite le résidu par l'eau, qui ne dissout plus que l'émétine ; l'on évapore pour obtenir l'émétine à l'état de pureté.

2.° Le second procédé est celui que nous avons mis en usage pour l'analyse de l'ipécacuanha. On traite successivement la poudre de cette racine par l'éther sulfurique, qui dissout l'huile grasse, une partie de la cire, et l'acide gallique ; par l'alcool, qui dissout l'émétine, et une partie de la cire et de l'acide gallique. On décante et filtre la liqueur alcoolique, dans laquelle on met une quantité suffisante de sous-carbonate de magnésie pour neutraliser l'acide gallique, lequel forme un gallate de magnésie insoluble. On évapore jusqu'à siccité ; l'on reprend le résidu de la distillation par l'eau froide, qui ne dissout plus que l'émétine ; on décante et filtre de nouveau la solution aqueuse, que l'on évapore jusqu'à siccité, et l'on obtient l'émétine parfaitement pure.

On voit combien le premier procédé est préférable à celui-ci, tant par le peu de temps qu'il exige, que parce qu'il est infiniment plus économique ; c'est donc en traitant l'ipécacuanha par l'eau froide que l'on doit se procurer l'émétine, dans tous les cas où l'on veut obtenir cette substance à peu de frais et en peu de temps.

En résumant tout ce qui précède sur l'analyse de l'ipécacuanha *annelé*, on voit qu'il est composé, 1.° d'une substance particulière simple et indécomposable, que l'on a nommée *émétine*, et à laquelle il doit ses propriétés médicales, 2.° d'une très-petite quantité de matière analogue à la cire ; 3.° de trois matières grasses, l'une soluble, l'autre insoluble dans l'alcool à chaud et à froid, la troisième infusible à la chaleur de l'eau bouillante, également insoluble dans l'alcool ; 4.° de gomme ; 5.° de matière résineuse ; 6.° d'une grande

quantité d'amidon ; 7.° de ligneux ; 8.° d'acide gallique, de plusieurs sels végétaux ; 9.° d'une matière animale analogue à l'albumine.

Cette dernière matière ne peut s'obtenir qu'en traitant l'ipécacuanha par l'eau froide, dans laquelle elle se dissout ; on l'en sépare ensuite par l'ébullition, qui la coagule. En traitant d'abord par l'éther et par l'alcool, la matière animale se trouve coagulée, et il devient impossible de la séparer du ligneux ; c'est pour cette raison que M. Pelletier ne l'a pas mentionnée dans l'analyse de l'espèce qui nous occupe.

Voici les proportions moyennes des différens matériaux que nous avons trouvés dans l'ipécacuanha *annelé* :

Éméline. ....	16,°
Cire. ....	1,2
Matières grasses de différente nature. }	
Matière résineuse. ....	1,2
Gomme et différentes substances salines. ....	2,4
Amidon. ....	53,°
Matière animale albumineuse. ....	2,4
Ligneux. ....	12,5
Acide gallique des traces. ....	°
	<hr/>
	100

*Analyse de l'axe ligneux. (PELLETIER.)*

Matière vomitive. ....	1,15
Matière extractive non vomitive. ....	2,45
Gomme. ....	5,°
Amidon. ....	20,°
Ligneux. ....	66,°
Acide gallique, matières grasses, des traces. ....	°
Perte. ....	4,80
	<hr/>
	100

*Analyses des Ipécacuanha blancs.*1.° Analyse de *viola ipécacuanha*, LAM.

Cette analyse n'avait point encore été faite. M. Pelletier a analysé, sous le nom de *viola emetica*, les racines du *cynanchum vomitorium*, LAM.

Matières grasses analogues à celles de l'ipécacuanha	
annelé. ....	» »
Éméline contenant un peu de matière sucrée. ....	3,5
Amidon. ....	54, »
Matière extractive soluble dans l'eau, contenant un	
principe immédiat nouveau (1). ....	22, »
Ligneux. ....	19, »
Acide gallique, des traces ...	» »

2.° Analyse du *cynanchum vomitorium*. (PELLETIER.)

Éméline. ....	5
Gomme. ....	35
Matière végeto-animale. ....	1
Ligneux. ....	57
Perte. ....	3
	<hr/>
	100

(1) Le temps ne nous a pas permis de soumettre cette matière à un assez grand nombre d'essais. Cependant nous pourrions assurer qu'elle renferme un peu de gomme, quelques sels végétaux et un principe particulier, cristallisable, qui nous paraît nouveau. Comme l'éméline n'est qu'en très-petite quantité dans cette espèce, qui cependant est assez active, sa propriété émétique ne dépendrait-elle pas en partie de ce principe nouveau cristallisable? C'est ce que nous nous proposons d'examiner plus tard.

§. II. *Des préparations et du mode d'administration de l'Ipécacuanha.*

**Poudre.** Une des préparations les plus usitées de l'ipécacuanha, est sa poudre. Pour la préparer, il faut d'abord monder avec soin les racines, les dépouiller des petites fibrilles radicellaires qui les terminent, en séparer les portions de tige, que l'on y mélange ou que l'on y laisse assez souvent dans le commerce; on les met ensuite dans un mortier de fer, et l'on commence par les concasser soigneusement avec le pilon. Par cette première opération on parvient à détacher et à isoler la couche corticale, qui est toujours plus friable et plus tendre (dans l'ipécacuanha annelé). On retire alors l'axe ligneux, ainsi dépouillé de son enveloppe, et l'on continue la pulvérisation. On doit avoir soin d'envelopper le mortier d'une peau de chamois, qui empêche la poudre de voltiger dans l'air. En effet, elle est très-irritante, et quand on néglige ce moyen, les pileurs sont exposés à des angines et des ophthalmies très-violentes : on passe ensuite à travers un tamis de soie très-fin, également recouvert.

Cent parties d'ipécacuanha annelé du commerce, bien trié, donnent quatre-vingts parties de substance corticale, et vingt de matière ligneuse. Nous avons dit précédemment que cette dernière devait être rejetée de la pulvérisation, parce que, presque inerte, elle affaiblit considérablement les propriétés médicales de l'ipécacuanha.

La poudre d'ipécacuanha annelé est ordinairement d'une couleur fauve grisâtre très-claire; son odeur est extrêmement nauséabonde et désagréable; sa saveur est âcre et amère; elle s'attache particulièrement au gosier.

Sa dose est très-variable. Son mode d'administration diffère aussi suivant l'indication particulière que l'on veut remplir. Si l'on a l'intention de provoquer le vomissement chez un adulte, la dose ordinaire est de vingt à vingt-cinq grains, que l'on délaie dans environ six onces d'eau, à prendre en trois fois, de demi-heure en demi-heure, ayant soin d'agiter chaque fois le vase dans lequel on a fait le

mélange. Pour un enfant, on peut mettre depuis un jusqu'à cinq et six grains dans une ou deux cuillerées à bouche d'eau sucrée.

L'odeur désagréable et rebutante de l'ipécacuanha rend ce médicament très-pénible à prendre pour certaines personnes. On cherche dans ce cas à masquer cette odeur en le délayant dans trois onces d'eau, deux onces d'eau de fleurs d'oranger, et une once d'un sirop, tel que celui de guimauve, de capillaire ou de gomme arabique. Ainsi préparé, il est moins désagréable à prendre.

Lorsque l'on veut employer l'ipécacuanha à doses brisées, comme, par exemple, dans le croup, le catarrhe pulmonaire chronique, la diarrhée, la péritonite puerpérale, on peut l'administrer de la manière suivante : 1.<sup>o</sup> pour le croup, on mélange six à dix grains de poudre d'ipécacuanha dans trois onces d'eau sucrée, que l'on fait prendre par petites cuillerées à café, de quart d'heure en quart d'heure ; 2.<sup>o</sup> on peut employer le même moyen dans les autres cas que nous avons cités ; mais on peut également donner l'ipécacuanha en poudre dans une potion faite avec l'infusion d'hysope, la gomme adragant et le sirop de capillaire, etc.

On prépare contre la diarrhée des bols avec 8 à 12 grains d'ipécacuanha et 1 gros de diascordium à prendre en deux ou trois fois.

*Pastilles.* Préparation très-usitée, même dans la médecine domestique. On prépare les pastilles d'ipécacuanha en mélangeant ensemble du sucre en poudre, de la gomme adragant et de l'ipécacuanha dans des proportions, telles que chaque pastille, qui pèse environ huit à dix grains, contienne un quart ou au plus un demi-grain de poudre d'ipécacuanha.

C'est plus particulièrement dans les inflammations chroniques des bronches, la coqueluche, etc., qu'on les emploie de préférence, afin de favoriser l'expectoration, en donnant plus d'activité aux membranes muqueuses des voies aériennes. Leur dose est de quatre, six à huit dans la journée : on doit les prendre au moins à une heure d'intervalle l'une de l'autre, et deux heures avant ou après les repas.

Cinq ou six, et quelquefois moins, suffisent pour faire vomir un enfant.

La poudre d'ipécacuanha entre dans un grand nombre de préparations officinales, que nous ne ferons qu'indiquer ici succinctement.

1.<sup>o</sup> La *poudre de Dover* ; elle contient une partie d'ipécacuanha, une partie d'opium et quatre parties de nitrate et de sulfate de potasse. Cette poudre est excitante et sudorifique. On l'emploie surtout en Angleterre, contre le rhumatisme et le catarrhe pulmonaire chronique. Sa dose est depuis dix jusqu'à vingt grains, le soir en se couchant.

2.<sup>o</sup> La *poudre vomitive d'Helvétius*, composée d'une partie d'ipécacuanha, deux parties d'émétique et seize de crème de tartre. La dose est de douze à vingt grains, en deux prises ; peu usitée.

3.<sup>o</sup> On peut faire entrer l'ipécacuanha en poudre dans une potion, à la dose de quatre à huit grains, en l'unissant à un sirop et une eau distillée, telle que celles d'hysope, de bourrache, etc.

*Sirop d'ipécacuanha.* Le sirop d'ipécacuanha peut se préparer de deux manières différentes ; savoir, au moyen de l'infusion aqueuse ou du macéré alcoolique. Dans le premier de ces procédés on soumet à l'infusion, dans deux livres d'eau bouillante, une once d'ipécacuanha concassé. Cette infusion doit durer environ six à huit heures. On passe et filtre la liqueur ; on y ajoute deux livres de sucre blanc ; l'on fait réduire le tout à consistance sirupeuse au bain-marie. Beaucoup de pharmaciens emploient, pour la préparation du sirop d'ipécacuanha, la partie centrale ou ligneuse de cette racine, qu'ils retirent lors de la pulvérisation ; ils la soumettent à une ébullition prolongée, et c'est de ce *decoctum* qu'ils se servent pour faire leur sirop. Aussi est-il très-rare que cette préparation de l'ipécacuanha jouisse de propriétés bien marquées. On ne l'emploie guère que pour les enfants. Sa dose est de demi-once à une once et demie.

Le sirop d'ipécacuanha préparé au moyen de l'alcool est plus efficace et d'un effet plus certain : on doit donc le prescrire de préférence. On fait macérer une certaine quantité d'ipécacuanha concassé dans de l'alcool, que l'on renouvelle jusqu'à ce qu'il ne se colore plus ; on verse deux onces de cette teinture sur quatre livres de sirop

de sucre , et l'on obtient ainsi une préparation dont les effets sont beaucoup plus certains. Sa dose est d'une à deux onces pour les adultes.

Disons quelques mots des principales préparations ou formes pharmaceutiques que l'on peut faire également subir à l'émétine.

### §. III. *Modes d'administration de l'émétine.*

Un des grands avantages de l'émétine sur la poudre d'ipécacuanha est, sans contredit, d'agir avec la même énergie à une dose cinq ou six fois plus faible, et surtout de ne point avoir cette odeur nauséuse et repoussante, cette âcreté désagréable de la racine du Brésil. C'est une attention souvent trop négligée de la plupart des médecins, que celle de rendre les médicaments le moins désagréables à prendre qu'il est possible, sans les priver toutefois de leurs vertus, ou même les diminuer. On peut arriver à ce but de trois manières : 1.<sup>o</sup> en diminuant le volume du médicament, en le privant de toutes les parties étrangères, qui par leur nature ne jouissent d'aucune efficacité. Ainsi, par exemple, lorsque l'on donne à un malade une once de poudre de quinquina, n'est-il pas évident que les trois quarts au moins de ce médicament sont inertes et sans action, puisqu'ils sont entièrement formés de ligneux ? Si donc l'on pouvait, sans inconvénient, retirer toute cette quantité inutile, qui rend le médicament plus désagréable, plus difficile à prendre, et surtout plus fatigant pour l'estomac, n'est-il pas évident que non-seulement il produirait les mêmes effets, puisqu'on aurait laissé intacte toute sa partie active, mais surtout qu'il serait infiniment moins rebutant pour le malade ? 2.<sup>o</sup> Priver le médicament des parties qui lui donnent un goût ou une odeur désagréable. Ainsi l'ipécacuanha doit sa saveur âcre, son odeur nauséabonde à l'huile soluble dans l'alcool qu'il renferme. Or, en retirant cette huile au moyen de l'éther, ou, encore mieux, en n'administrant que l'émétine, on remplira parfaitement cette seconde indication. 3.<sup>o</sup> Enfin il est ordinairement facile de masquer le goût désagréable d'un médicament, soit en le délayant dans un véhicule abondant ; soit enfin

en l'incorporant avec d'autres substances d'une saveur ou d'une odeur très-prononcée, mais agréable, ou avec des matières alcooliques ou sucrées.

L'émétine étant très-soluble dans l'eau, on peut l'administrer directement en solution dans ce liquide. On prend trois à quatre grains d'émétine; on les fait dissoudre dans six ou huit onces d'eau, que l'on édulcore à volonté avec une once d'un sirop quelconque. Cette potion vomitive doit être prise en trois ou quatre doses, à une demi-heure d'intervalle entre chacune d'elles. La dose d'émétine doit varier suivant l'âge, le sexe et le tempérament de l'individu.

Nous avons fait préparer des pastilles et un sirop d'émétine, pour remplacer les pastilles et le sirop d'ipécacuanha (1).

Les pastilles ont été faites de deux manières, et pour remplir deux indications: ainsi les unes ne contiennent qu'un huitième de grain d'émétine, tandis que les autres en contiennent un demi-grain. Les premières sont administrées comme toniques, soit dans le rhume ou catarrhe pulmonaire chronique, soit dans la coqueluche ou la diarrhée. On donne les autres, au contraire, pour provoquer le vomissement. Ainsi une seule suffit pour un enfant très-jeune; on en donne de deux à cinq et six aux sujets délicats et aux femmes.

Le sirop d'émétine se prépare en mettant dans quatre-vingts onces de sirop simple un gros d'émétine dissoute dans une très-petite quantité d'eau; on fait jeter à ce sirop quelques bouillons, de manière à le réduire à soixante-douze onces, dont chacune contient alors un grain d'émétine. Ce sirop peut servir à la dose de demi-once à une once pour édulcorer et activer une potion pectorale: on le donne également depuis demi-once jusqu'à deux onces, pour déterminer le vomissement.

---

(1) On trouve ces différentes préparations chez M. *Richard Desruetz*, pharmacien, au coin de la rue Taranne et de la rue des Saint-Pères, à Paris.



Telle est le petit nombre de préparations pharmaceutiques auxquelles il nous a paru nécessaire de soumettre l'émétine, afin d'en faciliter l'administration.

---

## TROISIÈME PARTIE.

### *Partie physiologique.*

---

#### *Propriétés médicales.*

L'INTRODUCTION de l'ipécacuanha et celle du quinquina dans la matière médicale doit, sans contredit, être comptée au nombre des richesses les plus précieuses que la découverte du Nouveau-Monde a procurées à l'Europe. Cependant ces deux substances ont eu long-temps à lutter contre les préventions et l'ignorance, avant que leurs propriétés, si énergiques, leur vertu, que l'on pourrait appeler *spécifique*, s'il pouvait réellement en exister dans la thérapeutique, aient été généralement reconnues et mises en usage.

Ce furent, comme nous l'avons dit précédemment, *Marcgrave* et *Pison* qui, les premiers, vers le milieu du dix-septième siècle, faisant connaître en Europe l'ipécacuanha, signalèrent ses propriétés médicales, surtout dans les diarrhées. Malgré les éloges qu'ils prodiguèrent à cette nouvelle substance, son introduction fut lente et rencontra beaucoup d'obstacles. En 1672, un médecin nommé *Legras*, qui trois fois avait fait le voyage d'Amérique, en rapporta avec lui une certaine quantité, qu'il déposa chez un pharmacien du temps

très-répandu, lequel l'ayant administré à doses trop fortes, nuisit plutôt à son débit, qu'il ne servit à répandre son usage. L'ignorance du marchand, et le peu de succès qu'il retira de l'administration du médicament, furent en quelque sorte imputés à la substance elle-même, et les incrédules y trouvèrent un nouveau sujet de douter de son efficacité. Environ quatorze ans après ces essais infructueux, vers l'année 1686, un négociant français, nommé Grenier, revenant d'Espagne, en rapporta à Paris près de cent quarante livres. Pour favoriser le débit de cette substance, et en retirer le plus d'avantages possible, il s'adjoignit *Adrien Helvétius*, médecin renommé de la ville de Reims, qui se chargea d'en surveiller avec soin l'administration. Les premiers essais d'*Helvétius* ayant eu du succès, il obtint de Louis XIV de les continuer à l'Hôtel-Dieu, où, par l'expérience même, il constata les effets merveilleux de la racine du Brésil, surtout dans la diarrhée.

Voulant répandre dans toutes les classes de la société les secours précieux que ce remède, jusqu'alors tenu secret, offrait contre un grand nombre de maladies, le roi, au moyen d'une somme considérable, acheta ce secret, et ordonna au médecin de le faire connaître publiquement. Nous ne rapporterons point ici la querelle qui s'éleva alors entre le marchand et le médecin, le premier voulant partager la récompense magnifique dont Louis XIV avait couronné les succès des tentatives d'*Helvétius*. Le parlement et le Châtelet décidèrent qu'elle appartenait entièrement à celui dont les connaissances et le savoir avaient pu mettre si avantageusement en usage une substance jusqu'alors négligée, et la venger en quelque sorte de l'oubli dont on avait voulu la couvrir dès son origine.

Ce fut depuis cette époque que l'usage de l'ipécacuanha fut introduit en France. Bientôt après il se répandit en Allemagne, en Angleterre, et dans les autres contrées de l'Europe.

D'après les analyses et les expériences qui ont été faites dans ces derniers temps, il paraît prouvé que l'ipécacuanha doit toutes ses propriétés à une substance particulière, simple et indécomposable,

à laquelle on a donné le nom d'*émétine*. Mais cette substance jouit-elle de toutes les propriétés de la racine dont elle est extraite ? ou possède-t-elle seulement une propriété vomitive ? Ces deux questions ne peuvent être résolues d'une manière satisfaisante qu'en étudiant séparément l'action que chacune d'elles exerce sur l'économie. Nous allons donc nous occuper d'abord des propriétés médicales de la racine tout entière de l'*ipécacuanha*, nous réservant de traiter ensuite des effets produits par l'*émétine*.

### §. I. *Propriétés médicales de l'Ipécacuanha.*

Comme la plupart des autres médicaments, l'*ipécacuanha* donne lieu à des phénomènes que l'on peut distinguer en *primitifs* et en *secondaires* ou *consécutifs*. Les premiers se bornent quelquefois à la sensation particulière que le médicament détermine dans l'organe avec lequel il est mis en contact. Ainsi le vin, les liqueurs spiritueuses en général, le camphre, occasionnent d'abord dans l'estomac un sentiment de chaleur et d'activité, qui constitue l'effet primitif ou local de ces médicaments. Mais bientôt toute l'économie, toutes les fonctions partagent cette énergie nouvelle, qui leur est imprimée secondairement par la réaction de l'estomac sur elles.

Mis en contact avec une membrane muqueuse, l'*ipécacuanha* commence par y déterminer une action plus ou moins irritante, et dont l'intensité est en raison de la dose à laquelle le médicament est administré. Si la dose est peu considérable, il imprime simplement au système des membranes muqueuses une action tonique, qui, dans le cas où ces organes sont dans un état morbide de débilité, ranime leur action et les ramène dans leur état naturel. C'est de cette manière, par exemple, que l'*ipécacuanha* agit dans la diarrhée, la dysenterie chronique. Si, au contraire, on le donne à des doses plus considérables, il agit alors comme irritant local, et, concentrant son action sur l'estomac, il en détermine la contraction, et sympathiquement celle des muscles de l'abdomen ; du diaphragme, et dès-lors le vomissement a lieu.

Pour mieux faire connaître les propriétés de ce médicament, nous allons successivement étudier l'action qu'il exerce sur les différents systèmes organiques de l'économie.

*Propriété émétique de l'Ipécacuanha.*

L'action émétique de l'ipécacuanha est une de celles pour lesquelles ce médicament est le plus fréquemment employé. Un trop grand nombre de faits recueillis dans tous les temps, et par des médecins de toutes les nations, parlent en sa faveur pour que l'on puisse la révoquer en doute. Cependant il est quelquefois arrivé que l'ipécacuanha, administré à des doses quelquefois très-considérables, n'a pas donné lieu au vomissement. Ce résultat peut dépendre de deux causes : 1.<sup>o</sup> de la nature même du sujet ; 2.<sup>o</sup> de la mauvaise qualité du médicament employé. Tous les médecins savent en effet qu'il est des individus que l'on n'a jamais pu faire vomir, sans que l'on puisse expliquer ce phénomène. En second lieu, comme la racine du Brésil est toujours d'un prix assez élevé, il n'est pas rare que la cupidité et la mauvaise foi de quelques marchands la mélangent avec d'autres substances souvent inertes, qui en diminuent et même en dénaturent les propriétés.

L'on peut donner l'ipécacuanha comme vomitif, dans deux intentions différentes : 1.<sup>o</sup> comme simplement évacuant ; 2.<sup>o</sup> comme évacuant et dérivatif à la fois. Ainsi, par exemple, dans l'embarras gastrique, il agit simplement comme évacuant, en débarrassant l'estomac des matières muqueuses et bilieuses, causes ou effets de la maladie. Dans ce premier cas, le siège et la cause de la maladie étaient dans l'estomac ; et c'est en agissant sur ce viscère que le médicament a été utile. Mais il est d'autres circonstances où le vomissement produit par l'ipécacuanha agit non-seulement sur l'estomac, mais sur des organes plus ou moins éloignés, et qui ne sont que secondairement ou sympathiquement affectés. Ne voyons-nous pas tous les jours, dans la pratique, des ophthalmies, des angines très-violentes, des pneumonies et des pleurésies fort intenses céder comme par

enchantement à l'administration d'un vomitif? c'est que, dans ces cas, la cause de la maladie résidait dans l'estomac lui-même, et que ses effets se manifestaient d'une manière sympathique dans des organes souvent fort éloignés. Cette cause une fois enlevée, les symptômes doivent nécessairement s'évanouir avec elles. Si donc un malade est affecté d'une inflammation de la conjonctive, de la muqueuse gutturale, de la plèvre ou des poumons, il faut, avant d'agir, examiner avec soin l'état des organes digestifs, et de l'estomac en particulier. Si la langue est blanche, sale ou jaunâtre; si la bouche est pâteuse ou amère, l'excrétion de la salive abondante, l'appétit nul, l'estomac douloureux à la pression, nul doute alors que l'inflammation de la plèvre ou de la conjonctive ne soit liée, ne dépende même de l'état de l'estomac; et c'est vers lui que l'on doit diriger les moyens propres à détruire la cause de la maladie. Si, en effet, on ne s'attachait qu'à vouloir combattre par les débilitans, et surtout par la saignée, l'inflammation de celui de ces organes qui paraît le plus particulièrement affecté, on verrait les symptômes de la maladie s'aggraver au lieu de diminuer, parce que l'on n'aurait rien fait pour en attaquer la cause.

L'administration de l'ipécacuanha, donné comme vomitif, est fréquemment accompagné de déjections alvines plus ou moins abondantes, qui indiquent dans ce médicament une propriété purgative très-manifeste. Assez souvent même il détermine à peine quelques vomissemens, tandis qu'au contraire il donne lieu à une diarrhée momentanée très-abondante.

Il est un autre effet de l'administration de l'ipécacuanha pour lequel on donne fréquemment ce médicament : je veux parler de son action sur la transpiration cutanée, qu'il augmente et favorise singulièrement. L'ipécacuanha produit ici cet effet, et comme excitant général, et surtout par les contractions, les mouvemens qu'il détermine dans les organes de la digestion. Il doit, pour donner lieu à ce phénomène, être administré à très-petites doses rapprochées les unes des autres, de manière à déterminer des *vomitutions*.

Est-il toujours indifférent d'employer l'ipécacuanha ou le tartre stibié comme vomitif? L'ipécacuanha peut, dans tous les cas, remplacer avantageusement l'émétique; mais il n'en est pas de même de ce dernier médicament. Il y a certaines maladies dans lesquelles l'administration de l'ipécacuanha produit des résultats très-avantageux, tandis que celle de l'émétique aggraverait les symptômes de la maladie. Ainsi, par exemple, on donne souvent avec beaucoup de succès le premier de ces médicamens dans le début des fièvres adéno-méningées, pour débarrasser l'estomac des matières visqueuses et muqueuses qui tapissent ses parois en trop grande abondance. Dans ce cas, l'ipécacuanha a la plus grande efficacité, parce qu'il agit à la fois comme évacuant et comme tonique; double effet que ne produirait pas l'émétique. Il en est de même dans toutes les maladies compliquées d'une diarrhée chronique. L'ipécacuanha agit également contre cette dernière affection, que l'administration du tartre stibié tendrait au contraire à augmenter.

La dose à laquelle on administre la poudre d'ipécacuanha, comme vomitive, varie selon l'âge, le sexe et le tempérament. Chez les enfans très-jeunes, un seul grain suffit souvent pour produire d'abondans vomissemens; chez les jeunes sujets de huit et dix ans, la dose est de huit à dix grains; pour les jeunes gens et les femmes, on porte cette quantité à quinze et dix-huit grains; enfin on donne vingt, vingt-cinq et trente grains aux sujets adultes. On peut faire vomir les enfans avec le sirop ou les pastilles d'ipécacuanha.

*Action tonique de l'Ipécacuanha sur la membrane muqueuse gastro-intestinale.*

C'est principalement à cause de l'action qu'il exerce sur la membrane muqueuse qui tapisse les intestins que l'ipécacuanha a commencé à être mis en usage en Europe. *Marcgrave* et *Pison*, en effet, ont vanté les effets merveilleux de cette racine dans la diarrhée; et depuis que son usage a été introduit dans la thérapeu-

tique, il a constamment justifié sa réputation, quand toutefois on a su l'employer dans des circonstances favorables. En effet, quelques auteurs exagérés ont avancé qu'il était le véritable *spécifique* de la *dysenterie*. Cette assertion, vraie quand on la restreint à certains cas bien déterminés, est fausse, et peut même devenir très-dangereuse lorsqu'on veut en faire l'application à toutes les espèces de dysenteries, et à toutes les périodes de cette maladie. Donnons quelques développemens à cette observation.

La dysenterie présente, comme le plus grand nombre des autres phlegmasies muqueuses, trois stades ou périodes. La première d'*irritation*, caractérisée par les coliques, les douleurs aiguës dans l'intestin, et surtout par une constipation opiniâtre, des ténésmes, etc. La seconde, ou la période d'*augment* ou d'*état*, pour me servir des expressions scolastiques, se reconnaît à une irritation toujours assez considérable de la membrane muqueuse, à la cessation de la constipation, qui est remplacée par la déjection de matières très-liquides, souvent sanguinolentes, glaireuses, et ressemblant, dans un grand nombre de cas, à de la lavure de chair; enfin, dans la troisième période, la diminution des symptômes inflammatoires, qui déjà s'est opérée vers la fin de la seconde, continue; les déjections sont moins douloureuses, non sanguinolentes, moins fréquentes, prennent de plus en plus de la consistance, se rapprochent de l'état naturel, et la maladie cesse insensiblement. Telle est la marche ordinaire de la dysenterie, quand elle est simple, sans complication étrangère, franchement inflammatoire, et qu'elle se termine heureusement. Or, dans ce cas, l'ipécacuanha est-il convenable? et à quelle époque doit-on l'employer? Nul doute que, loin de remédier à la maladie, il ne doive en augmenter les symptômes, si on le met en usage dans les deux premières périodes de la dysenterie simple et essentielle. Ce sont en effet les symptômes inflammatoires qui prédominent dans ces deux stades; et, par son action tonique, l'ipécacuanha augmenterait encore l'irritation qui existe déjà dans cette membrane; irritation qu'il est si important au contraire de calmer et de faire cesser.

C'est alors que les émolliens, les mucilagineux, la diète absolue, des lavemens émolliens, des fomentations sur l'abdomen, sont spécialement indiqués : il ne convient donc que dans la troisième période, dans le cas seulement où le dévoiement se prolongerait assez long-temps après la cessation complète de tous les symptômes inflammatoires.

Mais quand la dysenterie est accompagnée de symptômes bilieux, qui prédominent sur le caractère inflammatoire, quand une diarrhée abondante se montre dès la seconde période, quand les déjections sont muqueuses, jaunâtres, sans douleurs ni ténesmes, et tellement copieuses, qu'elles jettent la muqueuse intestinale dans un état de débilité plus ou moins considérable, c'est alors le cas de recourir, dès la seconde période, à l'emploi de la racine du Brésil ; elle rend petit à petit à l'intestin l'énergie qu'il semble avoir momentanément perdue. Il reprend l'intégrité de ses fonctions ; les déjections deviennent moins abondantes et moins liquides, et acquièrent de nouveau le caractère de consistance qu'elles doivent avoir dans l'état de santé. C'est dans toutes les circonstances analogues que l'ipécacuanha est un remède souverain, au-dessus de tous les autres, et qu'on pourrait en quelque sorte l'appeler le spécifique de la dysenterie, s'il pouvait véritablement en exister dans la thérapeutique.

L'ipécacuanha est également d'une grande efficacité contre les diarrhées muqueuses qui surviennent en automne, ou dans les étés chauds et humides. Dans ce cas, il agit absolument de la même manière que dans la troisième période des dysenteries inflammatoires.

*Zimmermann* est le premier qui, dans son traité de la dysenterie, ait bien indiqué tous les cas et toutes les circonstances où l'emploi de l'ipécacuanha doit être avantageux. Il a le premier détruit cette idée de spécifique de la dysenterie attachée avant lui à la racine d'ipécacuanha.

On administre ce médicament à très-petites doses à la fois, mais



fréquemment répétées, dans les circonstances que nous venons d'énumérer ci-dessus. C'est ainsi que l'on peut prescrire les pastilles, ou faire entrer la poudre à la dose de six à huit grains dans une potion convenable, qui doit être prise par petites cuillerées dans le cours de la journée.

*Action de l'Ipécacuanha dans la péritonite puerpérale.*

Ce que nous avons dit précédemment des cas de dysenterie où l'usage de l'ipécacuanha doit être soigneusement rejeté a dû faire pressentir de combien d'inconvénients son administration inconsidérée devait être suivie dans beaucoup de péritonites puerpérales. Depuis que la nature de cette maladie, désignée auparavant sous le nom de *fièvre puerpérale*, a été mieux connue, qu'il a été prouvé, par de nombreuses ouvertures de cadavres, qu'elle n'était qu'une inflammation du péritoine, développée à la suite de l'accouchement, on a dû prévoir que l'ipécacuanha, loin d'être toujours avantageux, comme *Doulcet* le croyait, était au contraire suivi d'accidens fâcheux dans un grand nombre de circonstances. En effet, on guérit bien mieux cette maladie par l'application des sangsues et des fomentations émollientes sur l'abdomen, par des boissons délayantes, que par tout autre remède. Il est une circonstance où, dans la péritonite des femmes en couches, l'ipécacuanha peut être administré avec quelque succès; c'est dans le cas où l'inflammation n'est pas très-intense, et qu'elle se trouve compliquée d'un embarras gastrique ou intestinal, circonstances qui se rencontrent assez fréquemment dans la pratique, surtout chez les femmes qui jouissent de peu d'aisance ou sont rassemblées en grand nombre dans les hôpitaux. Hormis ces cas, l'ipécacuanha est plus nuisible qu'utile dans cette phlegmasie.

*Action de l'Ipécacuanha sur les organes de la respiration.*

Il est, en matière médicale comme en thérapeutique, un grand nombre de phénomènes qu'il nous est impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante. Pourquoi, par exemple, dans certains cas, l'ipécacuanha va-t-il porter son action sur les intestins, tandis que, dans d'autres, administré à la même dose et de la même manière, il exerce son influence sur les organes de la respiration? Il semble que, lorsqu'une partie de l'organisation souffre, ou se trouve dérangée accidentellement dans l'exercice de ses fonctions, il semble, dis-je, qu'elle appelle vers elle les médicamens que l'on met en usage, afin de se rétablir promptement dans son état naturel et primitif.

L'emploi de l'ipécacuanha dans le catarrhe pulmonaire chronique est trop journalier, trop habituel pour que nous nous occupions de prouver son efficacité dans cette maladie. Mais de quelle manière agit-il alors? Il suffit de se représenter l'état dans lequel se trouve la muqueuse bronchique pour résoudre cette question. Ne savons-nous pas en effet que, toutes les fois qu'une inflammation se prolonge, au-delà de son terme ordinaire, dans un organe membraneux, surtout dans une membrane muqueuse, sa sécrétion, morbidement augmentée pendant un temps plus ou moins considérable, finit par la jeter dans un état de faiblesse et d'atonie qui l'empêche de réagir contre la cause toujours persistante de l'irritation? Or, l'ipécacuanha, par sa propriété tonique, agissant sur la membrane gutturale, cause ainsi une sorte de dérivation qui ne tarde pas à se faire sentir dans les organes membraneux qui lui sont continus, et par ce moyen rend à la muqueuse qui tapisse les bronches le ton qu'elle avait perdu, et force ainsi l'irritation à changer de place en se portant plus à l'extérieur. Cette explication, que nous sommes loin de regarder comme positive, nous paraît cependant une des plus probables et des plus conformes aux faits observés.

Il est une autre maladie dans le traitement de laquelle l'ipéca-

cuanha a joui et jouit encore d'une grande réputation ; je veux parler de la *coqueluche* ou toux convulsive des enfans. Sans vouloir discuter ici sur la nature et le siège de cette maladie , assez fréquente chez les jeunes sujets, nous nous contenterons d'indiquer brièvement la manière présumée dont la racine du Brésil agit pour la modérer. Les quintes violentes de toux qui se répètent si fréquemment et avec tant d'intensité, qu'elles déterminent quelquefois des convulsions et le vomissement, paraissent dépendre principalement de la présence et de l'irritation continuelle causée par les mucosités épaisses et ténaces sécrétées par la membrane qui tapisse les voies aériennes, laquelle se trouve dans un état d'inflammation plus ou moins considérable. Ce sont ces mucosités amassées et retenues dans les divisions des bronches qui entretiennent la maladie. Or, l'administration de l'ipécacuanha donné à petites doses excite dans l'estomac des mouvemens, de légères contractions qui, agissant sympathiquement sur le diaphragme, sont bientôt communiqués à l'organe pulmonaire, et finissent par favoriser le déplacement et l'expuition de ces matières, d'abord retenues et en quelque sorte fixées dans les dernières ramifications des bronches. Mais du reste, quel que soit le mécanisme de son action, elle ne se fait pas moins efficacement sentir dans le plus grand nombre des cas.

On administre l'ipécacuanha sous forme de pastilles et de sirop dans la *coqueluche*, comme dans le catarrhe pulmonaire chronique.

Il est encore un grand nombre d'autres maladies dans lesquelles l'ipécacuanha a été conseillé ou administré à différentes époques, mais sans que l'expérience ait constaté généralement les propriétés qu'on lui a attribuées dans la plupart de ces cas. C'est ainsi, par exemple, qu'on l'a singulièrement vanté contre les hémorrhagies.

*Aasheim*, dans les mémoires de la société de Copenhague; *Bergius*, dans sa Matière médicale, prétendent en avoir retiré de très-bons effets dans différentes hémorrhagies. Nous concevons l'efficacité que pourrait avoir l'ipécacuanha administré dans les hémorrhagies

dites *passives*, c'est-à-dire celles qui paraissent dépendre de l'atonie, de la débilité dont le système capillaire est momentanément frappé. Mais dans les hémorragies essentielles, qui sont dues au contraire à l'activité trop grande des vaisseaux capillaires, il est évident que la racine du Brésil serait au contraire nuisible, et souvent pernicious.

Quelques auteurs ont également prétendu avoir obtenu les plus grands succès de l'administration de l'ipécacuanha dans la phthisie pulmonaire. Quels remèdes en effet n'a-t-on pas employés contre cette funeste maladie ! Mais, comme certaines pneumonies chroniques peuvent quelquefois en imposer au point d'être prises pour des phthisies, il est très-probable que les cas de guérison cités par ces auteurs étaient plutôt des inflammations chroniques du parenchyme pulmonaire que des dégénérescences tuberculeuses de son tissu. D'après ce que nous avons dit précédemment de l'action de l'ipécacuanha sur les organes respiratoires, on conçoit le mécanisme de son action dans le cas que nous venons de citer.

L'ipécacuanha a été administré aussi comme emménagogue. Les secousses qu'il imprime à l'estomac lors du vomissement, l'excitation qu'il détermine alors dans toute l'économie, rendent cette propriété très-vraisemblable. On a vu assez souvent les règles paraître pendant les efforts du vomissement.

Nous croyons inutile de discuter ici les prétendues propriétés anti-contagieuse et fébrifuge de l'ipécacuanha ; trop peu d'observations parlent en leur faveur.

Enfin l'ipécacuanha a souvent été très-avantageux dans les maladies dues à la présence des vers dans le canal intestinal. Sa propriété tonique et son action purgative rendent parfaitement raison des succès qu'on a pu obtenir dans ce cas.

*Des propriétés médicales de l'émétine.*

J'ai depuis quelque temps commencé une série d'expériences cliniques sur l'emploi de ce médicament, son action sur l'économie animale, et les avantages que la thérapeutique peut en retirer. Quoique je l'aie administré déjà à un grand nombre de malades, les résultats que j'ai obtenus ne sont pas encore assez décisifs pour les rapporter ici en entier. Avant de prononcer sur l'efficacité d'un médicament, il faut en effet l'avoir employé sur un assez grand nombre d'individus d'âge, de sexe et de tempérament différents, pour pouvoir isoler en quelque sorte l'action qui lui est propre de l'influence que lui impriment les circonstances individuelles. Cependant j'ai tout lieu d'espérer, d'après mes premiers essais, que l'émétine pourra dans tous les cas être substituée avec avantage à la poudre d'ipécacuanha. La thérapeutique gagnera en elle un médicament moins désagréable et plus facile à prendre, et dont il sera plus aisé de déterminer les effets, puisque cette substance est invariable dans sa nature, avantage que l'ipécacuanha est loin de présenter.

M. *Magendie*, dans le mémoire qu'il a fait conjointement avec M. *Pelletier*, est le premier qui, après plusieurs essais sur des animaux, ait employé l'émétine chez l'homme. Malgré le peu d'expériences qu'il a été à même de faire, il ne balance point à la regarder comme pouvant remplacer l'ipécacuanha dans toutes les maladies où l'on emploie ce médicament. Donnons-en quelques exemples ici, nous proposant de publier un travail plus complet sur ce sujet, quand nous aurons confirmé par un assez grand nombre d'observations les propriétés médicales de l'émétine.

*Action émétique de l'émétine.*

Une des propriétés les mieux constatées de l'émétine est sans contredit son action vomitive. M. *Magendie* a fait prendre d'abord à des

chiens et à des chats un à deux grains d'émétine : d'abondans vomissemens ont eu lieu, et ont été suivis de quelques déjections alvines. Il l'a ensuite donnée à différentes personnes affectées d'embarras gastrique, et les mêmes effets se sont reproduits. J'ai moi-même administré ce médicament un grand nombre de fois, et il m'a toujours réussi dans ce cas. Il manifeste son action plus promptement que l'ipécacuanha. Le vomissement par cette substance est toujours suivi d'une tendance marquée à la sueur et au sommeil; phénomènes que l'on a à tort attribués à une propriété narcotique de l'émétine; car on les observe toujours à la suite du vomissement, quelle que soit la substance que l'on ait employée pour le produire.

La dose de l'émétine, comme vomitif, varie selon l'âge et la disposition particulière des individus. Une pastille renfermant un demi-grain suffit pour un enfant en bas âge : un ou deux grains provoquent chez les jeunes sujets et les femmes faibles d'abondans vomissemens. Enfin, on en donne trois et quatre grains aux individus robustes ou difficiles à faire vomir.

Comme l'émétine ne s'attache que faiblement aux parois de l'estomac, il faut avoir le soin de n'en pas donner la dose entière en une seule fois, afin que tout ne soit pas rejeté par le premier vomissement; mais on la partage en deux parties, de manière cependant que la première soit un peu plus forte. Ainsi, par exemple, on fait dissoudre trois à quatre grains d'émétine dans trois ou quatre onces d'eau, que l'on édulcore avec une once de sirop de fleurs d'oranger ou de capillaire; on en donne d'abord les deux tiers, et après les premiers vomissemens l'on administre la seconde dose.

#### *Action de l'émétine sur la muqueuse bronchique.*

On peut également assurer que l'émétine jouit des mêmes propriétés que l'ipécacuanha dans le traitement du catarrhe pulmonaire chronique. M. Magendie en cite plusieurs exemples. J'en pourrais moi-même rapporter un grand nombre pour confirmer l'efficacité

de l'émétine contre ces toux opiniâtres et rebelles qui succèdent si fréquemment au catarrhe pulmonaire aigu ; je me contenterai de rapporter ici une observation que je regarde comme assez curieuse pour mériter d'y être consignée.

Une dame d'une quarantaine d'années, d'un tempérament sanguin, fut affectée l'an dernier d'un catarrhe pulmonaire, auquel succéda une toux très-fatigante, qui sembla résister à tous les moyens employés pour la combattre. Elle prit bientôt un caractère singulier, se calma par intervalles, pour revenir avec la plus grande violence tous les mois, à l'époque de l'apparition des règles, qui était un peu difficile. Cette époque passée, la toux se calmait, disparaissait même, pour se remonter de nouveau un mois plus tard. Je conseillai à cette dame l'usage des pastilles d'émétine. Dès le second jour les règles coulèrent plus facilement, et la toux disparut. Le mois suivant, aux premières atteintes de toux, l'usage des mêmes pastilles calma la toux en même temps qu'il parut activer l'éruption des menstrues.

Je ne me permettrai point de tirer une conséquence générale d'un fait isolé. Cependant, comme on a attribué à l'ipécacuanha une vertu emménagogue, il est très-probable que cette même propriété se retrouvera aussi dans l'émétine.

Ce médicament a également été employé avec quelque succès par M. *Magendie*, dans la diarrhée chronique et dans la coqueluche ; mais, manquant d'observations détaillées à cet égard, je n'oserai rien prononcer sur son efficacité dans ces deux maladies. Mon intention, comme je l'ai déjà dit, est de suivre avec soin un grand nombre d'observations et d'expériences que j'ai déjà commencées à cet égard, et d'établir par des faits recueillis au lit du malade les effets de l'émétine dans les différentes maladies où elle paraît devoir être utile. Les résultats que j'ai déjà obtenus me font espérer que l'expérience justifiera pleinement l'espoir que nous avons conçu de voir remplacer un jour l'usage de l'ipécacuanha, médicament souvent sophistiqué, de qualité très-différente, et par conséquent d'une action variable, par une substance simple, toujours la même, constante

dans ses effets, et jouissant surtout du précieux avantage de produire les mêmes résultats à une dose infiniment moins considérable, et toujours d'une manière certaine.

Nous avons jusqu'à présent étudié l'action de l'émétine sur l'économie animale, quand on la donne à dose convenable, et qu'elle n'occasionne point d'accident. Mais si l'on dépasse cette quantité, elle devient extrêmement dangereuse, et peut donner lieu à l'empoisonnement. M. *Magendie*, dans son mémoire précité, a fait à ce sujet un grand nombre d'expériences, dont nous rapporterons ici les résultats.

Introduite dans l'estomac d'un chien à la dose de six à dix grains, l'émétine détermine d'abord d'abondans vomissemens, des déjections alvines copieuses, qui bientôt sont suivies d'un assoupissement profond. Au bout d'un temps plus ou moins long, douze, quinze heures, l'animal meurt, et à l'ouverture de son cadavre on trouve les lésions suivantes :

Les poumons sont rouges, gorgés de sang, et dans un état voisin de l'hépatisation. La membrane muqueuse, qui tapisse le canal intestinal, depuis l'ouverture œsophagienne jusqu'à l'anus, rouge, marbrée, et manifestement enflammée.

On observe les mêmes phénomènes lorsque l'émétine, même en petite quantité, est injectée dans la veine jugulaire, la cavité des plèvres, le tissu des muscles ou l'anus. Ces lésions démontrent évidemment que l'animal a succombé à une violente inflammation du tissu du poumon et de la muqueuse intestinale.

C'est donc à tort que l'on a prétendu que l'ipécacuanha, même à grande dose, ne pouvait déterminer aucun accident. Il peut, comme l'émétine, donner lieu à un véritable empoisonnement; mais il faut, pour qu'il produise ce fâcheux résultat, qu'il soit donné à une dose fort considérable; car, comme on l'a vu, l'ipécacuanha de la meilleure qualité ne renferme qu'un sixième, ou même un septième de son poids d'émétine.

Nous avons dit, en parlant des propriétés chimiques de l'émétine,



que l'acide gallique, et surtout la dissolution de noix de galle, la précipitaient de ses dissolutions, en formant un précipité blanc très-abondant. Le meilleur moyen de s'opposer ou de remédier aux accidens occasionnés par une dose trop considérable d'émétine ou d'ipécacuanha, est d'ingérer dans l'estomac une certaine quantité de dissolution de noix de galle, qui la précipite et en neutralise l'action.

Il deviendrait fort difficile de reconnaître la présence de l'émétine dans l'estomac d'un individu que l'on soupçonnerait avoir été empoisonné par cette substance : les circonstances commémoratives, les symptômes qui ont précédé la mort, l'état des poumons et des intestins, seraient des indices que la découverte matérielle de la substance pourrait seule tourner en certitude.

## APPENDICE.

### *Des succédanées de l'Ipécacuanha.*

Il est beau, il est généreux de chercher à affranchir sa patrie des tributs qu'elle paie à l'étranger, en lui faisant connaître les ressources qu'elle possède dans son industrie, et l'inépuisable fertilité de son sol. Tous les travaux qui tendent à ce but sont dignes d'éloges, et le signe d'un esprit philanthropique. Mais il faut avouer que, dans beaucoup de circonstances, ils n'offrent point les résultats qu'on s'en était promis. Cette vérité est surtout applicable aux médicamens exotiques. Nul doute qu'il ne fût plus avantageux pour nous de pouvoir trouver, parmi les végétaux qui croissent dans notre patrie, des succédanées propres à remplacer tous les médicamens que nous tirons à grands frais des régions les plus éloignées du globe. Leur action pouvant être plus facilement étudiée, serait mieux connue, et la thérapeutique en retirerait ainsi les plus grands avantages. Nous le pouvons pour quelques-uns ; mais il en est d'autres aussi pour lesquels cette substitution ne saurait avoir lieu. Cette différence entre les propriétés des végétaux indigènes et exotiques dépend de l'influence particulière que la situation sous tel ou tel degré de latitude, la cha-

leur , la lumière , la nature des eaux et du terrain , exercent sur la végétation et les produits auxquels elle donne naissance. Cette différence , la nature ne l'a pas seulement établie entre les plantes ; elle l'a également imprimée sur le front de tous les animaux. Comparez en effet le lion , le tigre , le jaguar , qui habitent les sables brûlans de l'Afrique et de l'Asie ou les forêts épaisses de l'Amérique , avec le chat , le loup , le renard et les autres animaux carnassiers qui vivent au milieu des forêts et des montagnes de l'Europe , et vous verrez jusqu'à quel point cette influence se fait sentir. Malgré les essais les plus multipliés , est-on parvenu à remplacer le quinquina ? Il semblerait , au premier coup-d'œil , que , quand on connaît la composition chimique d'un médicament , il doit être facile , par analogie , de lui trouver un succédané. Nul doute que nous ne possédions un grand nombre de végétaux qui contiennent une quantité considérable de tannin et d'acide gallique. Mais dans quelle autre que dans l'écorce du Pérou trouverons-nous ces deux substances associées et combinées à l'acide cinchonique , à cette substance amère , à cet arôme particulier , qui font le caractère du quinquina ? Les propriétés d'un médicament dépendent souvent du mélange de la combinaison intime de ses différens principes constituans , qui , quelquefois isolés , jouissent de vertus tout-à-fait différentes.

Ne nous abusons point , long-temps encore nous serons obligés d'aller chercher le quinquina au Pérou , la cannelle et le camphre à Ceylan , l'opium en Asie , le thé au Japon , et l'ipécacuanha au Brésil et au Pérou. Consolons-nous de ce qui nous manque de ce côté , en songeant combien de richesses nous produit notre sol , et avec quel succès , quel avantage les produits de nos arts et de nos manufactures luttent contre ceux de toutes les nations étrangères.

Si l'ipécacuanha ne jouissait que de sa propriété émétique , rien n'eût été plus facile que de lui trouver un succédané. Le tartre stibié , dans ce cas , remplissait parfaitement cette intention ; mais comme , outre cette première propriété , la racine du Brésil est douée en même temps d'une action tonique sur les membranes muqueuses

de l'appareil digestif et de l'appareil respiratoire, nulle autre des substances par lesquelles on a voulu la remplacer n'offre le même mode d'action. Ce n'est donc que comme vomitif que l'on a trouvé des végétaux qui jouissent, quoiqu'à un degré bien inférieur, des mêmes propriétés que l'ipécacuanha. Nous allons successivement les indiquer.

L'analogie a dû servir de guide dans la recherche des végétaux indigènes qu'on pouvait substituer à l'ipécacuanha. Ainsi, comme pendant long-temps on a cru cette racine produite par une espèce de violette ou d'euphorbe, on a d'abord commencé par essayer si l'on ne trouverait pas les mêmes propriétés dans les espèces de ces genres qui croissent en France.

*Violettes.* Nous avons vu qu'en Amérique, et surtout à Fernambouc, les racines de quelques violettes fournissaient une sorte d'ipécacuanha blanc, moins efficace que celui du *cephaelis* et du *psychotria*. On a essayé en France les racines du *viola odorata* et du *viola canina*. A la dose d'un gros, on n'a obtenu qu'un ou deux vomissemens; elles sont donc très-peu efficaces.

*Euphorbes.* L'âcreté du suc blanc laiteux qui découle des euphorbes doit leur communiquer des propriétés très-actives, souvent même très-dangereuses. Le suc concret gomme-résineux que l'on extrait de l'*euphorbia officinarum* L. , d'abord employé comme purgatif, a ensuite été abandonné à cause de son action trop irritante, qui en fait un des purgatifs drastiques les plus violens. La racine de l'*euph. ipécacuanha* étant employée dans l'Amérique septentrionale comme vomitive, on a répété les mêmes essais sur les racines d'un grand nombre de nos euphorbes. On en a obtenu quelques succès, car la racine de quelques-unes, donnée à la dose de vingt à trente-six grains en poudre, produit plusieurs vomissemens; mais leur action se porte principalement sur le tube intestinal, et toutes les euphorbes sont plutôt purgatives qu'émétiques.

Les espèces sur lesquelles on a le plus fait d'expériences, sont, l'*euph. gerardiana*, l'*euph. cyparissias*, l'*euph. esula*, l'*euph. sylvatica*, l'*euph. pithyusa*, etc. Leur dose, comme nous l'avons dit, est de vingt à trente-six grains.

L'*asarum*. Racines et feuilles de l'*asarum europæum*, de la famille des Aristoloches. Cette plante est employée depuis fort long-temps comme vomitive. La dose est, en poudre, de vingt-quatre à quarante grains.

*Bulbes du narcisse odorant et du lis narcisse.* Les anciens, tels que Dioscoride et Pline, avaient déjà remarqué la propriété émétique dont jouissent les bulbes de plusieurs espèces de narcisses. Lobel a indiqué la même propriété dans le *pancratium maritimum* ou lis-narcisse. On les donne l'un et l'autre desséchés et réduits en poudre, à la dose de trente à soixante grains.

Enfin on a encore employé avec quelques succès, pour provoquer le vomissement, les racines de la dentelaïre (*plumbago europæa*) et de la bétoune (*betonica officinalis*).

Quels avantages la thérapeutique a-t-elle retirés de ces effets? Parmi les végétaux de la France et même de l'Europe, est-on parvenu à en trouver un qui puisse remplacer absolument et dans tous les cas l'ipécacuanha? Nous ne craignons pas d'affirmer que non. En effet, on a découvert de nouveaux médicamens émétiques, mais on n'a pu trouver une substance qui, outre cette première propriété, jouisse encore d'une action tonique sur la muqueuse intestinale, sur la muqueuse des voies aériennes. On n'a donc pas remplacé l'ipécacuanha. Cependant ces recherches ont un but réel d'utilité que nous sommes loin de contester, quand toutefois on ne veut pas l'exagérer.

Le médecin qui pratique au milieu des campagnes, dans les pays de montagnes où les pharmacies sont rares, les communications difficiles, les malades pauvres, ne peut pas toujours se procurer de l'ipé-

cacuanha , ou le prix de ce médicament toujours cher l'empêche de s'en servir. Il est donc utile , indispensable même , qu'il sache comment il peut suppléer à son usage. L'émétique se présente en première ligne ; mais ce médicament jouit d'une action souvent trop intense , qui pourrait donner lieu à de graves inconvéniens , surtout quand on le met en usage chez des femmes ou de jeunes enfans. C'est le cas alors d'avoir recours aux différens végétaux connus pour leur propriété émétique. Il devra choisir de préférence ceux qui sont le plus près de lui , et il n'y a pas de pays où il ne rencontre quelque espèce d'euphorbe , qui peut alors remplir l'indication qu'il se propose. Mais , pour la trouver , il faut la connaître ; pour la connaître , il faut avoir étudié la botanique. Cette science doit donc être comptée au nombre de celles dont la connaissance lui est indispensable. Chaque jour en effet il trouve l'occasion d'en faire d'utiles applications dans sa pratique , et celui qui n'a point étudié la botanique s'est volontairement privé d'une foule de ressources qu'il regrettera trop tard de ne s'être point appropriées.

---

## EXCERPTA QUÆDAM E SCRIPTORIBUS GRÆCIS.

Α'.

\*Α δὲ ἄγειν, ὅκου αὖ μάλιστα ρέσῃ, ταύτῃ ἄγειν, διὰ τοῦν ξυμφερόντων χωρίων. (HIPPOCR., aph. I. 21.)

I.

Il faut diriger les matières à évacuer vers les lieux où elles se portent naturellement, et par les issues les plus convenables.

Β'.

\*Ὅταν μάλιστα τινὶ φάρμακον διδόναι, ἥτε καίω ἥτε ἄνω, ἐπερωτᾶν αὐτὸν χρὴ εἰ δὴ τι ἔσται φάρμακον, ἐγνωσκῆναι γὰρ χρὴ εἰ εὐλύτος ἢ κοιλίῃ πρὸς τὰ καίω, ἢ ἐνέμελος πρὸς τὰ ἄνω. (HIPPOCR., de Purgantibus.)

II.

Toutes les fois que vous voulez administrer à quelqu'un un médicament qui doit agir par haut ou par bas, il est nécessaire de lui demander s'il a déjà pris quelque médicament de la même nature. Il importe, en effet, de connaître si chez lui le ventre est facile à relâcher, s'il est aisé de produire le vomissement.

Γ'.

\*Ὡς περ οὐκ ἀσφαλὴς ἐστὶ ὁ πόρος τῆς αἰσθήσεως τῶν δοκιμαζομένων φαρμάκων συλλογισμὸς, οὕτως εἰδ' ἢ τῶν μεγέθους ἐτέρων χρήσις. (GALEN., de Simpl. medicam. facul., lib. 1, cap. 33.)

III.

De même qu'il est impossible de porter, sans le secours des sens, un jugement certain sur l'action d'un médicament, de même aussi son usage n'offre rien de certain lorsqu'on le mélange à un autre.

Δ'.

\*Ἐν δὲ φθίσει, φάρμακον δὲ ἀρτηρίῃ ἀκέρχον, διαπλεῖσθαι βρόγχον,

IV.

Dans la phthisie pulmonaire, il convient d'administrer des mé-

ἀγνὸν φλέγμα εὐπνοον, ολισθηρὸν δὲ  
τὴν κατὰ διέξοδον ἔλκεσι δὲ φάρ-  
μακον γλυκὺ, καὶ ἄλλα πάντως ευμε-  
νέστερον. (ARETÆI CAPPAD., *de Cur.*  
*morb. diutur.*, lib. 1, cap. 8.)

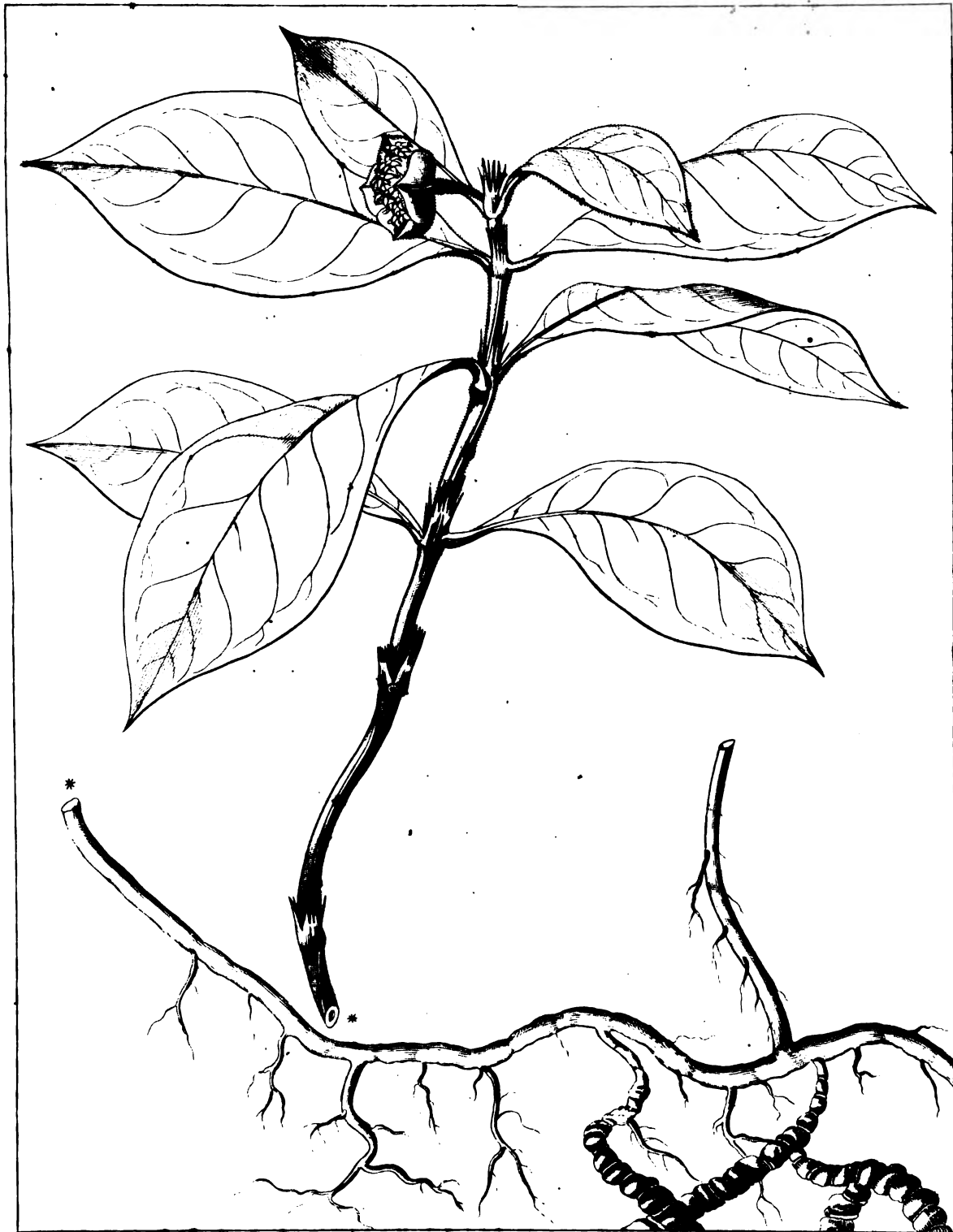
dicamens adoucissans pour la  
trachée-artère et le gosier, pro-  
pres à faciliter l'expectoration et  
la respiration, à entretenir la li-  
berté des voies inférieures, à di-  
minuer l'irritation des ulcères ;  
en un mot les plus calmans qu'il  
est possible.

## E.

Ὁ γὰρ ἄριστα διαγνούς, ἄριστα  
θεραπεύει. (ALEXAND. TRALLIANI,  
lib. 8, cap. 9.)

## V.

Celui qui distingue le mieux  
les maladies, les guérit aussi le  
mieux.



Ach. Richard del.

Plée Sculp.

**CEPHÆLIS** Ipecacuanha.







*Ach. Richard del.*

*Plée Sculp.*

**PSYCHOTRIA** *emetica.*







